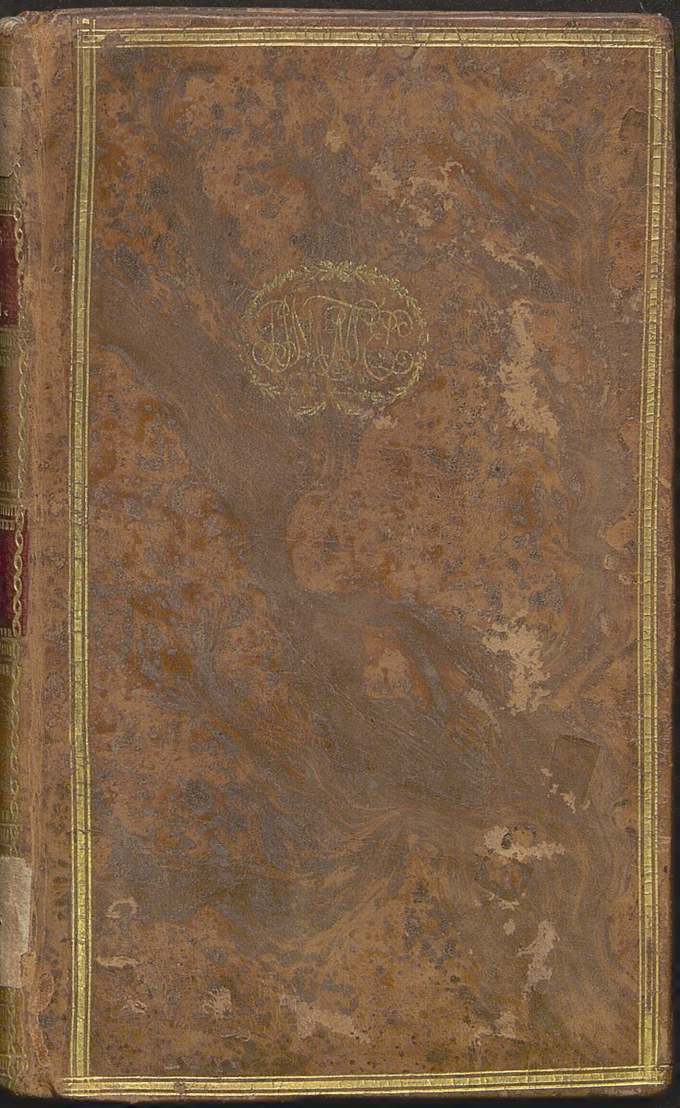
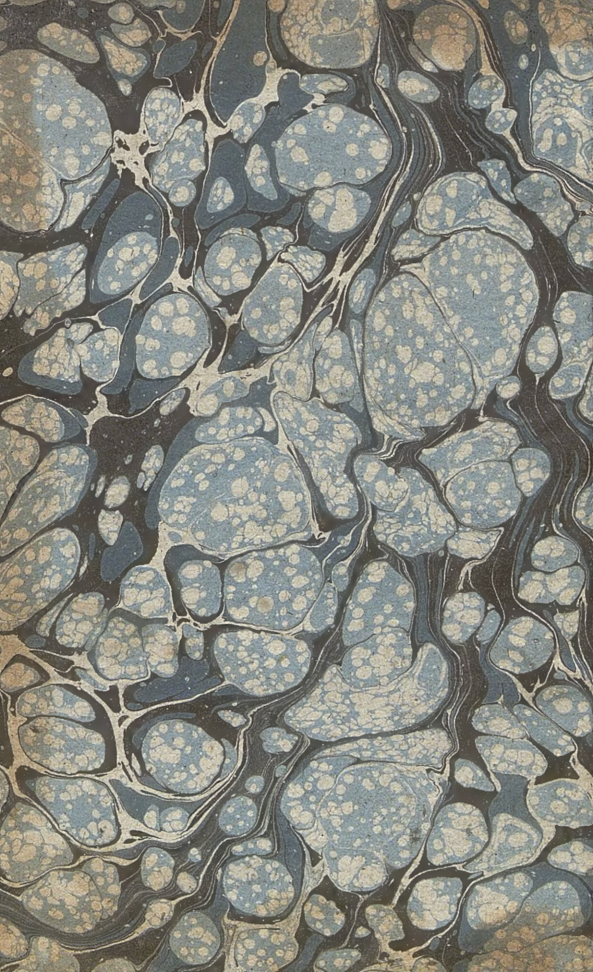
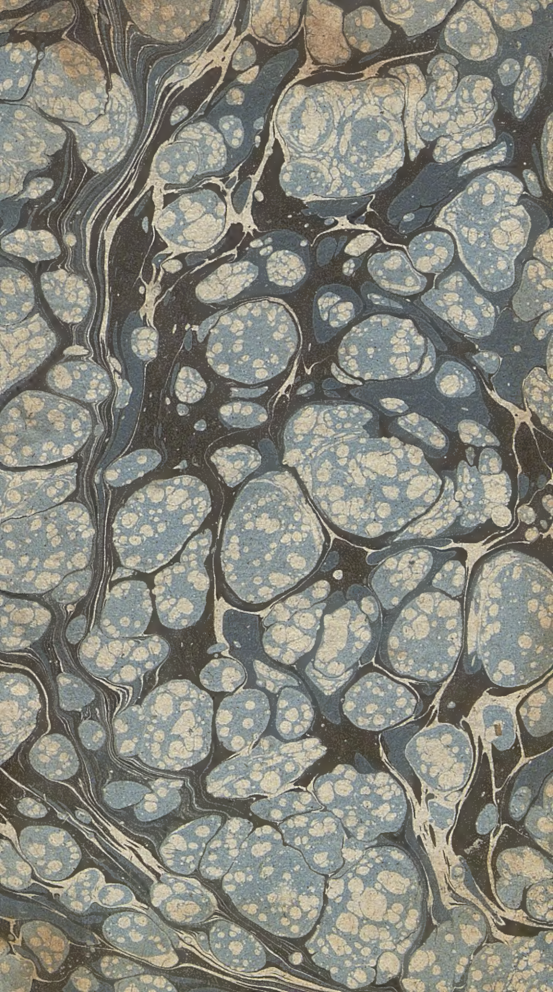
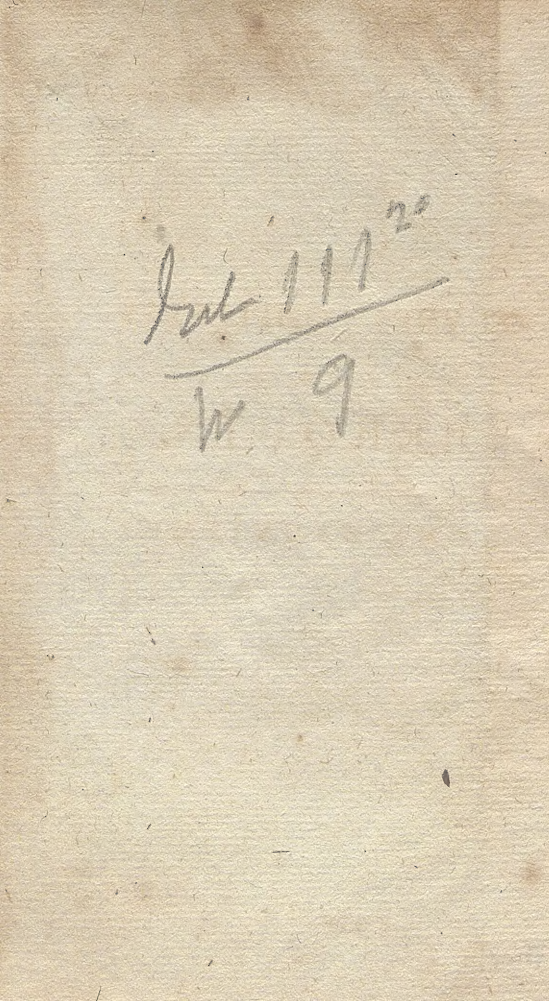








ŒUVRES COMPLETTES
DE
BERQUIN.

TOME NEUVIÈME.



Frappé d'un effroi mortel à cet aspect, il tombe tout à coup....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.



L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARIN.

Delectando pariterque monendo.
(HORAT.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui
(LAFONTAINE.)

TOME NEUVIÈME.

A PARIS;
Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)

L'AMI DES ENFANS.

LA PERRUQUE, LE GIGOT, LES LANTERNES, LE SAC D'AVOINE ET LES ÉCHASSES.

MONSIEUR de Fréville étoit un après-midi dans son cabinet avec ses quatre enfans, Lucien, Charlotte, Denise et Saint-Félix, lorsqu'il reçut la visite de ses trois meilleurs amis, MM. de Vermont, de Feuilleragues et de Fonbonne. Les enfans aimoient beaucoup ces messieurs, et se réjouirent de leur arrivée. Ils prêtoient une oreille attentive à leurs entretiens, qui furent si instructifs et

si amusans, que le soir et même la nuit étoient déjà venus, sans qu'on eût songé à se détourner pour demander de la lumière. M. de Vermont en étoit aux détails les plus curieux de ses longs voyages, lorsqu'on entendit frapper rudement à la porte. Les enfans se rassemblèrent bientôt en peloton derrière le fauteuil de leur père, qui attendoit toujours que l'un d'eux allât ouvrir. Il en avoit donné l'ordre à Lucien son fils aîné, mais Lucien l'avoit fait passer à Charlotte, Charlotte à Denise, et Denise à Saint-Félix. Durant le cours de ces négociations, on avoit frappé une seconde fois, et aucun d'eux ne bougeoit de sa place. M. de Fréville les regarda d'un œil qui sembloit leur demander, si c'étoit à lui ou à ses amis de prendre la peine de se lever de leur siége. Enfin ils se mirent en marche tous les quatre ensemble dans l'ordonnance guerrière d'un bataillon carré, bien tapis les uns contre les autres. Quand ils furent près de la porte, Lucien se détacha d'un pas craintif, et la poussa brusque-

ment, en se repliant avec précipitation sur le petit corps d'armée. Mais le petit corps d'armée eut bien une autre peur au tintamarre soudain qui se fit alors entendre, et à l'apparition d'un corps blanchâtre qui rampoit à quatre pattes avec des grogneries étouffées. Les quatre nouveaux Sosies prirent la fuite, en poussant des hurlemens d'effroi. Qui est là, donc? s'écria M. de Fréville d'un ton d'impatience. Moi, monsieur, répondit une voix sourde, qui sembloit sortir du plancher. — Et qui êtes-vous? — C'est le garçon perruquier, monsieur, qui cherche votre perruque qu'on vient de faire tomber. Je vous laisse à penser, mes amis, quels éclats de rire succédèrent au morne silence qui venoit de régner un moment. On tira la sonnette pour avoir des flambeaux, et bientôt on apperçut à leur clarté la boîte à perruque toute en pièces, et la malheureuse perruque renversée à terre, qui chaussoit, comme une large pantouffle, un des pieds du garçon.

Lorsque le premier tumulte de cette scène risible fut appaisé, M. de Fréville plaisanta ses enfans sur leur poltronnerie, et leur demanda de quoi ils avoient eu peur. Ils ne le savoient pas eux-mêmes, car ils étoient accoutumés, dès le berceau, à ne pas s'effrayer de l'obscurité, parce qu'on les y avoit laissés quelquefois seuls pour les aguerrir, et qu'il avoit été expressément défendu à tous les domestiques de leur faire de ridicules histoires de spectres et de revenans.

La conversation générale détournée de son premier sujet, vint à rouler sur ce point; et l'on examina d'où pouvoit provenir la frayeur dont les enfans sont ordinairement saisis dans les ténèbres.

C'est un effet naturel des ténèbres elles-mêmes, dit M. de Vermont. Comme ils ne peuvent distinguer avec justesse les objets qui les environnent, l'imagination qui ne demande que du merveilleux, les leur présente sous des formes extraordinaires, les grossissant ou les rapetissant à son gré. Alors le sentiment

de leur foiblesse leur persuade qu'ils ne peuvent résister à ces monstres chimériques. La terreur s'empare de leurs esprits, et les frappe d'impressions quelquefois mortelles.

Ils seroient bien honteux, dit M. de Fréville, s'ils voyoient au grand jour ce qui leur inspire tant de crainte dans l'obscurité !

C'est comme si je le voyois, interrompit Lucien ; car je n'ai qu'à le toucher, alors je sais bien ce que j'ai devant moi.

Oui, répondit Charlotte, tu viens de nous donner une belle preuve de ton courage ! C'est pour cela que tu m'aurois laissé toucher la porte, si je ne t'avois poussé.

Il te sied bien de parler de ma peur, repliqua Lucien, toi qui t'es allé cacher derrière Saint-Félix !

Et Saint-Félix derrière moi, ajouta la maligne petite Denise.

Allons, dit M. de Fréville, je vois que vous n'avez rien à vous reprocher les

uns aux autres. Mais l'expédient de Lucien n'en est pas moins raisonnable, parce que dans toutes ces représentations extravagantes que l'on se forme, il n'y a jamais que les accidens naturels à craindre; et qu'on peut s'en préserver en reconnoissant, par le toucher, ce qui nous offusque. C'est pour avoir négligé cette précaution dans l'enfance, qu'on s'accoutume à voir ensuite des fantômes dans tout ce qui nous entoure. Il me revient, à ce propos, une histoire assez drôle que je vais raconter.

Les enfans, joyeux, se rangèrent en cercle autour de lui; et M. de Fréville commença en ces mots :

Dans la maison de mon père, il y avoit une servante qu'on envoya un soir à la cave chercher du vin pour le souper. On s'étoit déjà mis à table, et l'on ne voyoit venir ni le vin ni la servante. Ma mère, d'un caractère très-vif, se leva pour l'aller appeler elle-même. La porte de la cave étoit ouverte, et personne ne répondoit à ses questions. Elle m'or-

donna de prendre un flambeau et de descendre avec elle. Je marchois le premier pour l'éclairer. Comme ma vue se portoit en avant, je ne regardois point à mes pas. Tout-à-coup je tombe de ma hauteur sur quelque chose de flasque, où mes pieds s'étoient embarrassés. Ma lumière s'éteint; et cherchant à me relever, j'appuie sur une main immobile et glacée. Au cri que je pousse, la cuisinière descend avec une chandelle. On approche, et nous trouvons notre pauvre servante étendue le visage contre terre, dans un profond évanouissement. On la relève, on lui fait respirer des sels, elle reprend peu à peu ses esprits: mais à peine ses yeux sont-ils rouverts, qu'elle s'écrie d'une voix effarée, en se débattant dans nos bras: Ah! la voilà, la voilà encore! Qui donc, lui demanda ma mère? — Cette grande femme blanche, pendue à la voûte. Voyez, voyez. Nous regardâmes du côté qu'elle nous montroit, et nous vîmes effectivement quelque chose de blanc et de long sus-

pendu dans un coin. N'est-ce que cela, s'écria la cuisinière en poussant un grand éclat de rire? Eh! c'est le gigot que j'ai acheté aujourd'hui. Je l'ai mis ici au crochet pour le tenir frais, et je l'ai entouré d'un linge pour le garantir des insectes. Elle courut aussi-tôt détacher l'enveloppe, et présenta le gigot à sa camarade, encore toute tremblante de frayeur. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à la convaincre de sa ridicule méprise. Elle s'obstinoit à soutenir que le fantôme l'avoit renversée d'un coup-d'œil effrayant; qu'elle avoit voulu se sauver, qu'il l'avoit poursuivie et accrochée par sa jupe, et qu'il lui avoit ensuite arraché avec violence le flambeau de la main. Elle ne savoit plus ce qui lui étoit arrivé depuis ce moment.

Il n'est pas difficile, dit M. de Vermont, d'expliquer ce qui s'étoit passé dans sa tête. Lorsqu'elle fut effrayée au point de s'évanouir, son sang s'arrêta tout-à-coup; et, comme elle ne pouvoit s'enfuir, elle s'imagina qu'elle étoit re-

tenue. Sa main, en se roidissant, laissa tomber son flambeau, et elle crut que le fantôme le lui avoit arraché.

Que nous sommes heureux, ajouta-t-il, de ce que les lumières de notre siècle commencent à dissiper ces folles croyances de spectres et d'apparitions! Il fut un temps d'ignorance, où ces idées se mêlant à des sentimens superstitieux, portoient la foiblesse et l'effroi dans tous les esprits. Graces au ciel, elles sont bannies des villes; mais elles règnent encore dans les campagnes, que les malheureux villageois regardent toujours comme peuplées de sorcières et d'esprits malins. En voici un exemple fort plaisant.

Thomas, gros fermier, revenoit un soir de la foire du village voisin avec Etienne et Suzette, ses deux enfans. C'étoit vers les derniers jours de l'automne, où la nuit commence à régner de bonne heure sur l'horizon. En passant devant une auberge, le père dit aux enfans qu'il avoit besoin d'y entrer pour

se rafraîchir; et, comme ils savoient la route, il leur ordonna de la suivre, en leur promettant de les rejoindre bientôt. Etienne et Suzette s'en alloient donc à petits pas, s'entretenant des farces plaisantes qu'ils avoient vu faire aux marionnettes, et les répétant pour s'amuser. Tout-à-coup, vers le milieu d'un sentier qui venoit rendre au grand chemin par le coin d'un petit bois, ils apperçurent quelque chose de flamboyant qui s'agitoit sur la terre, et qui sembloit danser en s'élevant et s'abaissant tour-à-tour. Thomas, autrefois soldat, leur avoit souvent dit qu'il ne falloit pas avoir peur de ce qui, dans l'éloignement et les ténèbres, portoit quelque forme effrayante, et qu'en s'en approchant, on trouveroit toujours que ce n'étoit rien. Etienne, dans ce moment, avoit oublié toutes ces instructions. Il bégayoit à peine, tremblant de tout son corps, et glacé d'effroi. Suzette se moqua de ses craintes, et lui déclara qu'elle vouloit voir la chose de près. Son frère eut beau

lui protester que c'étoit des revenans, des hommes de feu qui lui tordroient la nuque, elle ne fut point découragée par ces folles imaginations, et s'avança vers la lumière d'un pas intrépide.

Elle n'en étoit plus éloignée que de vingt pas, lorsqu'elle reconnut le joueur de marionnettes de la foire, qui, aveo sa lanterne, cherchoit quelque chose autour de lui.

En tirant son mouchoir de sa poche, il en avoit enlevé sa bourse; et depuis un quart-d'heure il la cherchoit à terre inutilement. Suzette, plus avisée, se mit à fureter dans les buissons, et la trouva bientôt accrochée aux branches d'une aube-épine. Le joueur de marionnettes lui donna pour sa peine ce drôle de polichinel qui l'avoit tant fait rire, et tout le long de la route il lui apprit à le faire jouer.

Ils ne faisoient que d'entrer dans la ferme, lorsque Thomas y arriva. Le joueur de marionnettes lui raconta son aventure, et loua le courage de Suzette,

Cependant la nuit devenoit plus sombre, et le pauvre Etienne ne paroissoit point. Son père commença à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Il prit un gros flambeau de résine, et courut avec sa fille sur le grand chemin pour le chercher.

Ils alloient à grands pas, se tournant de tous côtés, et l'appelant sans cesse. Enfin ils entendirent au loin une voix d'enfant qui leur répondoit par des cris douloureux. Ils y coururent, et ils trouvèrent Etienne dans un fossé profond, dont il ne pouvoit sortir. Il étoit couvert de boue de la tête aux pieds, et il avoit le visage et les mains tout déchirés par les broussailles.

Et comment diantre t'es-tu fourré là dedans, lui dit Thomas, en l'aidant à s'en tirer?

Ah! mon père, c'est que je courois, tournant la tête vers l'homme de feu qui me poursuivoit, et je suis tombé dans cette fosse. Je voulois en sortir; je n'ai trouvé pour m'accrocher que des épines.

Voyez

Voyez comme elles m'ont mis tout en sang : et là-dessus il recommença ses cris et ses lamentations.

Son père le tança rudement pour sa poltronnerie. Etienne en fut bien plus honteux, lorsqu'il apprit l'heureuse aventure de Suzette. Il ne pouvoit se consoler d'avoir perdu sa part du joli polichinel qu'elle savoit déjà faire jouer si adroitement.

La lanterne de votre récit, dit M. de Feuilleragues, me rappelle un événement où la mienne a joué un rôle encore plus effrayant pour toute une bourgade.

Je revenois un soir d'une tournée que j'avois faite pour des recrues dans les villages d'alentour. Il étoit tombé depuis midi une pluie affreuse qui avoit rompu tous les chemins. Elle se précipitoit encore avec la même violence ; mais comme il me falloit rejoindre la marche le lendemain au matin de bonne heure, je me remis en route, avec la précaution de

prendre une lanterne pour m'éclairer dans un pas dangereux que l'on m'indiqua.

Je venois de passer l'abri d'une petite colline, lorsqu'un coup de vent furieux emporte mon chapeau jusques vers le milieu d'un étang profond. Heureusement j'avois un grand manteau rouge; je le fis remonter sur ma tête, en me ménageant une petite ouverture pour voir à me conduire, et pour respirer. De peur que l'ouragan ne s'engouffrât dans ses plis, je passai mon bras droit autour de mon corps, afin de l'assujettir; ensorte que ma lanterne, que je tenois de la main droite, se trouvoit sous mon épaule gauche. A l'entrée d'une bourgade, bâtie sur le penchant d'une montagne, je rencontrai trois voyageurs, qui ne m'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils se mirent à fuir comme si quelque démon les eût emportés. Je continuai ma route au galop, et j'allai descendre dans une hôtellerie, où je voulois prendre quelque repos. Bientôt après j'y vis arriver mes trois poltrons, pâles, et plus

morts que vifs. Ils racontèrent, en frissonnant d'effroi, qu'ils venoient de trouver un grand cadavre tout dégoûtant de sang, qui portoit sa tête en feu sous son bras. Il étoit monté, disoient-ils, sur un cheval noir par devant et gris par derrière, qui n'avoit pas laissé, tout boîteux qu'il étoit, de monter tout droit la montagne, avec une vîtesse extraordinaire. Ils avoient eu le soin de sonner l'alarme dans toute la bourgade. On les avoit suivis jusqu'à la porte de l'hôtellerie, et il s'y trouvoit près de cent personnes pressées les unes contre les autres, ouvrant leurs bouches et leurs oreilles à cet épouvantable récit. Pour me dédommager des désagrémens de mon voyage, je résolus de rire encore à leurs dépens, avec le projet de les guérir ensuite de leurs frayeurs. J'allai reprendre secrètement mon cheval; et m'étant remis à quelque distance dans le même équipage, excepté que ma lanterne étoit sous le devant de mon épaule, j'arrivai à bride abattue devant la porte de l'hôtellerie. Il

auroit fallu voir toute cette foule consternée, les uns cachant leurs têtes entre leurs mains, les autres se précipitant dans l'auberge. Il n'y eut que l'hôte seul qui eut le courage de rester sur la porte, et de me regarder. Alors je tirai ma lanterne de dessous mon bras; je dépouillai mon manteau, et je parus à ses yeux tel qu'il m'avoit vu l'instant d'auparavant au coin de sa cheminée. Ce ne fut pas sans peine que nous vînmes à bout de rappeler ces bonnes gens de leur profonde terreur. Les trois voyageurs sur-tout, encore frappés de la première impression, n'en pouvoient croire leurs propres yeux. On finit par les railler de leur vision, et par boire à la santé du grand cadavre sans tête, qui, faute de cet éclaircissement, alloit peut-être, de vieille en vieille, répandre pour des siècles une frayeur superstitieuse dans toute la contrée.

Il ne tenoit donc qu'à moi, dit M. de Fonbonne, de fournir aussi le sujet d'une belle relation aux commères de mon

pays, dans une aventure nocturne qui m'est arrivée lors de ma première jeunesse.

Je venois d'achever le cours de ma rhétorique, lorsque j'allai passer le temps des vacances à la maison de campagne de mon oncle. J'eus une fois besoin de me lever dans la nuit. Il falloit traverser une vaste galerie, et je n'avois d'autre lumière pour y guider mes pas, que les foibles rayons de la lune obscurcis par les nuages. En passant devant une porte vitrée qui s'ouvroit sur la grande allée du jardin, je vis une masse informe qui se glissoit le long des arbres. La lune qui la frappoit obliquement d'une sombre lueur, lui donnoit une apparence effrayante, celle d'un grand colosse, dont la moitié du corps seroit courbé en avant. A mesure qu'il s'éloignoit, je le voyois se rapetisser par degrés; tout-à-coup il sembla se partager en deux. Une moitié paroisssoit immobile et morte; l'autre, dans un grand mouvement, s'agitoit autour d'elle.

Comme aucune des deux ne venoit de mon côté, la frayeur dont j'étois saisi me laissa la force d'appeler au secours. Mais à peine eus-je à demi poussé le premier cri, que la moitié vive du fantôme accourut vers moi, et me dit d'une voix suppliante : Ah ! monsieur, monsieur Cyprien, ne criez pas, je vous en prie. Au nom de Dieu, taisez-vous. La voix ne m'étoit pas inconnue. Je m'armai de résolution, et m'avançai vers lui. Qui es-tu, lui dis-je ? Un voleur, sans doute ? — Eh ! non, monsieur Cyprien, non certainement. Je suis Picard, le cocher. Ah ! c'est toi, répondis-je ? Que fais-tu donc ? J'allai le joindre, et j'apperçus un grand sac debout contre la muraille, qu'il chargeoit sur sa tête. Je vis clairement alors ce qui lui avoit donné cette stature monstrueuse et pourquoi il m'avoit paru se partager en deux, lorsqu'il avoit jeté le premier sac à terre. Je lui demandai ce qu'il emportoit à une heure si indue. C'est que je dois, me répondit-il, aller

de bonne heure à la ville. Hier au soir, j'oubliai de tirer de l'avoine du grenier. Il faut cependant que mes chevaux la mangent avant le jour. Je me suis levé pour en venir chercher. Mais n'en dites rien, je vous en supplie; on pourroit me croire coupable de négligence, ou imaginer que je suis un voleur. Je compris tout de suite qu'il pourroit bien être en effet ce qu'il craignoit de paroître. Je l'avois vu moi-même prendre de l'avoine le soir. D'ailleurs, ce n'étoit pas du côté de l'écurie qu'il portoit le sac, mais vers la petite ruelle qui passoit au bout du jardin : et puis il ne falloit sûrement pas deux grands sacs d'avoine pour trois chevaux. Dès le lendemain, j'instruisis mon oncle de ce manège. Après quelques perquisitions, on découvrit qu'il avoit une fausse clef, et que de cette manière il avoit plusieurs fois emporté dans la nuit une grande partie des provisions de nos pauvres chevaux.

Si, lorsque le prétendu fantôme se fut approché de moi et m'eut appelé par mon

nom, je n'avois pas surmonté ma première frayeur, et que je me fusse sauvé dans ma chambre pour l'éviter, de quelles idées terribles ne me serois-je pas tourmenté pendant toute la nuit ? Cette image m'auroit peut-être poursuivi le reste de ma vie, et m'auroit rendu foible et peureux, si même elle n'avoit attaqué mes nerfs et dérangé mon cerveau.

M. de Fonbonne auroit eu effectivement ce malheur à craindre. Je viens d'être instruit d'un événement funeste, qui prouve combien les effets de la peur sont terribles sur les enfans. Je vais vous le raconter, mes amis ; et j'espère que cet exemple vous guérira de la manie odieuse que vous avez de chercher à vous effrayer les uns les autres, sur-tout dans les ténèbres.

Le jeune Charles de Pommery, enfant plein d'esprit et de talens, avoit pris un goût si vif pour la musique, que non content de la leçon de clavecin qu'il recevoit chez lui dans la matinée, il alloit

encore tous les soirs la répéter chez son maître, qui demeuroit dans le voisinage de la maison de son père.

Son frère Auguste, très-bon enfant aussi, mais dont les goûts étoient plus tournés vers la dissipation, employoit ce temps à forger dans sa tête mille nouvelles espiégleries. Il s'étoit apperçu que Charles rentroit le plus souvent tout seul au logis, et quelquefois dans l'obscurité. Il forma le dessein de lui faire peur. Depuis quelques jours, il s'exerçoit, à l'insu de sa famille, à marcher sur des échasses. Un soir il les prend à ses pieds, s'affuble d'un grand drap blanc, qui, malgré sa hauteur, traînoit jusqu'à terre, couvre sa tête d'un chapeau noir à bords rabattus, d'où pendoit un long crêpe de deuil, et dans ce grotesque attirail, il se place debout à l'entrée de la maison pour attendre son frère. Celui-ci revenoit dans la joie innocente de son âge, fredonnant l'air qu'il venoit de répéter. Il n'étoit plus qu'à trois pas de la porte, lorsqu'il apperçut le colosse monstrueux qui agitoit

ses bras, et marchoit à lui pour le repoussser. Frappé d'un effroi mortel à cet aspect, il tombe tout-à-coup par terre sans connoissance. Auguste, qui n'avoit pas prévu les suites de son détestable badinage, dépouille aussi-tôt son épouvantail, et se jette à corps perdu sur son frère, en lui prodiguant les plus tendres caresses, et tous les secours qu'il crut propres à le ranimer. Mais hélas! le petit malheureux étoit déjà comme mort. Ses parens accourent, et parviennent enfin à le rappeler au sentiment de la vie. Il ouvre les yeux, et les regarde d'un air stupide. On l'appelle des noms les plus chers, il ne peut les entendre. Sa langue s'agite en vain dans sa bouche, elle ne rend plus que des sons inarticulés. Le voilà sourd, muet et insensé, sans doute pour la vie. Il s'est écoulé plus de six mois depuis cette déplorable aventure, et tout l'art des médecins n'a pu rien opérer. Peignez-vous, si vous le pouvez, mes amis, la désolation de ses parens. Il seroit peut-être à desirer pour

eux qu'il eût cessé de vivre. Ils n'auroient pas tous les jours sous les yeux un sujet de pleurs et de désespoir. Mais leur affliction n'est rien encore, en comparaison de celle d'Auguste. Depuis ce temps, il ressemble plus à un squelette qu'à une créature vivante. Il ne peut ni manger ni dormir. Ses larmes l'épuisent, et ses remords le dévorent. Cent fois dans la journée il marche où s'arrête d'un pas égaré; il tord ses mains, s'arrache les cheveux, et maudit sa naissance. Il appelle, il embrasse son frère, qui ne le reconnoît plus. Je les ai vus, l'un et l'autre, et je ne puis vous dire lequel des deux est le plus infortuné.

LE TRICTRAC.

MONSIEUR de Pontis venoit d'acheter pour Sophie et pour Adrien un petit trictrac de bois d'acajou, avec les dames d'ébène et d'ivoire, trois jetons de nacre, deux cornets de maroquins, et quelques paires de jolis dés anglois.

Les enfans ne connoissoient pas encore ce jeu. Ils prièrent leur papa de leur en donner les premières leçons. M. de Pontis, qui se mêloit volontiers à tous leurs plaisirs, s'en fit un de les satisfaire. Il jouoit alternativement avec l'un et avec l'autre; et celui qui ne jouoit pas, regardoit la partie pour s'instruire.

Je me garderai bien de vous dire comment ils comptoient d'abord du bout du doigt le nombre des points imprimés sur les dés. Je ne marquerai pas non plus les écoles qu'ils firent dans le commencement. J'aime mieux apprendre qu'au bout d'un mois ils savoient joliment la marche du jeu. Bientôt ils furent en état de jouer seuls

seuls ensemble. Sophie étoit de la première force de son âge pour le *petit Jean*. Adrien, plus ambitieux, tournoit toutes ses prétentions vers le *Jean de retour*. Peu à peu ils en vinrent au point de n'avoir plus recours à leur papa que dans les grandes difficultés.

Il étoit un jour témoin de la partie. Adrien, après quelques mauvais coups, avoit perdu la tête, et sembloit jouer à reculon. Sophie, qui se possédoit à merveille, menoit la bredouille grand train.

Adrien, en faisant rouler les dés dans son cornet, avant de les pousser, ne manquoit jamais de nommer les points qu'il lui auroit fallu pour battre ou pour remplir. Cinq et quatre! six et trois! Point du tout. C'étoit deux et as, terne ou double deux qui venoient. Il frappoit du pied contre terre, fracassoit les dames, jetoit le cornet après les dés, et s'écrioit: Voyez si l'on peut être plus malheureux! C'est bien jouer de guignon.

Sophie, au contraire, sans appeler ses dés, cherchoit à s'en procurer un grand

nombre de favorables. Se voyoit-elle trompée dans son attente? Au lieu de se troubler elle-même par des lamentations inutiles, elle réfléchissoit sur le moyen de parer à cet accident. Il lui arrivoit quelquefois d'en tirer de nouvelles ressources, et l'on étoit tout surpris de lui voir rétablir en un clin-d'œil le jeu le plus désespéré.

Lorsque la victoire se fut déclarée pour elle avec tous les honneurs du triomphe, elle sortit, par modestie, pour se dérober à sa gloire. Adrien, honteux de sa défaite, n'osoit lever les yeux sur son papa. M. de Pontis lui dit froidement: Adrien, tu as bien mérité de perdre cette partie.

ADRIEN.

Il est vrai, mon papa; celle-là, et toutes les autres, pour jouer contre quelqu'un qui a tant de bonheur.

M. DE PONTIS.

Il sembleroit à t'entendre, que c'est le hasard qui décide absolument de tout à ce jeu.

ADRIEN.

Non, mon papa. Mais on n'amène que des points faits exprès, comme Sophie ?

M. DE PONTIS.

Il étoit difficile qu'elle en eût de contraires, de la manière dont elle avoit su disposer ses dames. Tu n'as fait attention qu'à ses dés, au lieu de remarquer la marche de son jeu. Que dirois-tu d'un jardinier qui, gouvernant ses arbres au hasard, et sans accommoder ses travaux aux variétés des saisons, se plaindroit de ce que ses fruits ne réussissent pas comme ceux de son voisin, attentif à profiter de toutes ces circonstances pour l'avantage de sa culture ?

ADRIEN.

Oh ! mon papa, c'est bien différent.

M. DE PONTIS.

Et en quoi ? Voyons.

ADRIEN.

Je ne peux pas vous le dire, mais je le sens bien.

M. DE PONTIS.

Je suis honteux pour toi de voir employer ces ressources des petits esprits, pour défendre leur opiniâtreté dans une mauvaise cause. As-tu réellement vu, dans la comparaison que je viens d'employer, quelque chose qui l'empêche de se rapporter au sujet dont il étoit question ? Je veux que tu me le dises.

ADRIEN.

Eh bien ! non, mon papa ; je n'y avois seulement pas réfléchi. C'étoit pour n'avoir pas l'air d'être confondu.

M. DE PONTIS.

Tu vois ce que l'on gagne à ces lâches détours. On n'avoit que le tort d'un défaut de justesse dans l'esprit, et l'on y joint le tort beaucoup plus condamnable d'un défaut de justice dans le cœur. En employant ce foible subterfuge auprès de quelqu'un de raisonnable, crois-tu qu'il en soit la dupe ? Jamais. Il n'y voit que de la petitesse après de la déraison. On auroit pu d'abord attendre au moins de lui de la pitié ; il ne ressent plus que

du mépris, sans compter celui qu'on doit s'inspirer à soi-même.

ADRIEN.

Mon père, c'est bien dur, ce que vous me dites-là.

M. DE PONTIS.

Tu sais que je suis sans ménagement pour ce qui peut tenir de plus loin à l'injustice ou à la bassesse. On ne reçoit ces leçons que d'un père, et je les donne avec amitié, pour qu'un autre n'ait pas occasion de te les donner avec aigreur. L'aveu que tu m'as fait à la première instance, et d'un mouvement franc de ton ame, me persuade que tu n'auras jamais besoin d'un autre avis. Viens m'embrasser, Adrien.

ADRIEN.

De tout mon cœur, mon papa; je sens que vous me sauvez bien des affronts.

M. DE PONTIS.

Je n'ai vu que ce moyen de les prévenir. Mais revenons encore à la comparaison dont j'avois fait usage. Nous pourrons,

j'espère, en tirer une instruction plus étendue.

ADRIEN.

Voyons, voyons, mon papa; je ne vous ferai point de mauvaise chicane. Mais si je la vois tant soit peu clocher, vous me permettrez bien.....

M. DE PONTIS.

Je ne demande pas mieux, mon ami. Je serai charmé de te voir des idées plus justes. Crois qu'un noble amour-propre peut encore trouver quelque satisfaction dans l'aveu même d'une erreur. Il ne se fait point sans un grand amour pour la vérité, sans un vif sentiment de justice; et la raison qui sait se relever d'une chûte, est tout près d'en venir à ne plus broncher.

ADRIEN.

Je vois qu'il me faut encore long-temps tenir la bride serrée à la mienne.

M. DE PONTIS.

Fort bien; mais lâche un peu les rênes à ton imagination pour me suivre. Je te disois qu'un joueur de trictac doit faire pour son jeu, comme un jardinier

habile pour son jardin. Si l'un ne songe qu'à donner une belle tige à son arbre, et à bien développer ses branches pour y recueillir plus de fruits, l'autre ne s'occupe au commencement qu'à fournir ses cases, et à placer ses dames dans un ordre avantageux, pour faire aisément son plein, le ménager lorsqu'il est fait, et en tirer le plus grand nombre de points qu'il puisse rapporter. L'événement des dés ne dépend pas plus de l'un, que les variations du temps ne dépendent de l'autre. Mais ce qui dépend également de tous les deux, c'est de se tenir en garde contre les incertitudes, de n'y exposer qu'avec précaution l'objet de leurs travaux. Le cours d'une partie est mêlé de hasards favorables ou contraires, comme celui d'une saison, d'influences malignes ou bienfaisantes. Les chances heureuses, ressemblent à ces chaleurs douces qui préparent la fertilité, et les revers subits de fortune, à ces tempêtes soudaines qui menacent la végétation. L'habileté suprême est de prévoir ces vicissitudes, de

découvrir à propos, l'un son jeu, l'autre son espalier, lorsqu'il n'y a point de danger à craindre pour hâter leur croissance, et de les garantir ensuite avec soin lorsque la partie ou le temps deviennent orageux.

ADRIEN.

Fort bien, mon papa; jusqu'ici tout quadre à merveille. Mais dans une partie de trictac, un bon joueur ne profite pas seulement de ses propres avantages, il profite encore des fautes et des écoles de son adversaire, au lieu que le jardinier joue tout seul dans votre comparaison?

M. DE PONTIS.

Il est vrai; mais une comparaison ne peut jamais embrasser tous les rapports. La mienne se borne à ceux que je viens d'indiquer.

ADRIEN.

Croyez-vous? Eh bien! je vais la pousser plus loin, moi. Je regarde tous les jardiniers d'un village comme jouant entre eux à qui portera le plus de fruits au marché. Celui qui sait le mieux conduire

son jeu, en aura de plus précoces, de plus beaux, et en plus grand nombre : il les vendra mieux, si les autres par ignorance ou par des écoles, en ont moins à vendre; et c'est lui qui gagnera la partie.

M. DE PONTIS.

Comment donc! voilà qui est fort juste, mon fils. Tu vois quels avantages on peut retirer d'un entretien raisonnable, où l'on ne cherche pas à se tendre des piéges l'un à l'autre, par une méprisable vanité, mais à s'instruire mutuellement, et à s'éclairer par un échange de lumières. Je n'avois apperçu qu'une des faces de l'objet que je te présentois. En y attirant tes regards, je t'ai donné l'occasion d'en appercevoir une qui m'avoit échappé, et qui pourroit m'en faire découvrir d'autres à mon tour. Les sciences ne se sont ainsi formées que par l'assemblage graduel de toutes les diverses idées que la méditation a fait naître dans l'esprit de ceux qui les cultivent. Je les compare à des lampes qui brûleroient devant des réverbères à mille facettes inégales, mais dont cha-

cune réfléchiroit vers un foyer commun les rayons qu'elle reçoit. C'est le faisceau de tous ces traits, plus ou moins vifs, mais tous fortifiés l'un par l'autre, qui fait le grand éclat de lumière qu'on voit briller au point de leur réunion. Je serai ravi que tu t'accoutumes de bonne heure à considérer les objets que tu veux connoître, par leurs rapports avec d'autres qui te sont déjà familiers, à les bien confronter ensemble, et à saisir nettement dans cette comparaison, tout ce qui les rapproche ou qui les éloigne. Cette méthode est la plus naturelle, la plus féconde et la plus sûre. C'est elle qui, appliquée à l'exercice de l'imagination, a formé les Homère, les Milton, les Arioste et les Voltaire; à l'étude profonde du cœur humain, les Shakespeare, les Molière, les Racine et les Lafontaine; à la recherche de l'origine de nos idées, les Loke, les Clarcke et les Condillac; à l'observation infinie de la nature, les Aristote, les Bonnet et les Buffon; à la méditation des lois, du développement

de la société et des empires, les Montesquieu, les Rousseau, les Ferguson et les Mably ; enfin, à la pénétration des mystères de l'ordre sublime de l'Univers, les Copernic, les Newton, les Képler les Halley, les Bernoilly, les Euler, les d'Alembert et les Franklin, tous premiers hommes dans les divers genres de hautes connoissances, dont je me plais à te citer déjà les noms et la gloire, pour t'inspirer la noble ardeur de t'instruire un jour dans leurs ouvrages immortels.

LE SAGE COLONEL

Monsieur d'Orville, parvenu par son mérite au grade de colonel, voyoit avec peine les officiers de son régiment se livrer au jeu et à l'oisiveté. Il les invita un jour à dîner chez lui ; et ayant adroitement amené la conversation sur cette matière, il leur raconta l'histoire suivante :

J'avois à peine achevé le cours de mes exercices, lorsque mes parens m'achetèrent une lieutenance dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avois témoigné pour l'étude, dès ma plus tendre enfance, leur faisoit espérer que j'aurois la même ardeur à m'instruire de mon état, et que je pourrois un jour remplir les idées qu'ils osoient concevoir de ma fortune. Je répondis en effet pendant quelques mois, à leurs espérances ; mais bientôt l'exemple funeste de mes camarades, leurs séductions et leurs instances m'ayant engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara si bien de moi, que tous les de-

voir

voirs qui m'empêchoient de me livrer à cette nouvelle passion me devinrent dès-lors insupportables. A peine pouvois-je me résoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu du plus profond sommeil, je voyois en songe des monceaux d'or et d'argent ; les cartes se déployoient dans mon imagination, et le bruit des dés remplissoit continuellement mon oreille.

Le besoin naturel des alimens étoit devenu mon supplice. Je les dévorois avec avidité, pour retourner plus vîte aux tables du jeu.

Les belles matinées du printemps, les soirées délicieuses de l'été, le calme voluptueux des jours sereins de l'automne, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration avoit perdu pour moi ce charme ravissant dont j'étois autrefois pénétré : l'amitié même n'avoit plus d'accès dans mon ame. Je ne me trouvois bien qu'auprès de ceux qui n'aspiroient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parens m'étoit devenue importune ; et si

je pensois à Dieu, c'étoit pour l'outrager par mes blasphêmes.

La fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée; et ses faveurs avoient tellement égaré et avili mon esprit, qu'il m'arrivoit quelquefois de répandre mon gain à terre et de me coucher dessus, afin qu'on pût dire de moi, dans le sens le plus littéral, que je roulois sur l'or.

Telles furent pendant trois ans entiers les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me les rappeler aujourd'hui, sans rougir de la flétrissure intérieure qu'en a reçu mon honneur, et je voudrois les racheter au prix de la moitié des jours qui me restent à vivre. Mais comment oser vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur et de probité? Jugez, messieurs, de l'intérêt que je prends à vous rendre mon exemple utile, par la peine qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confession.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une ville frontière assez éloignée. J'avois abandonné ce devoir aux soins de mon sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeste passion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choisis, pour leur payer leur engagement. Je venois malheureusement de perdre, non-seulement tout ce que je possédois, mais encore le dépôt sacré que m'avoit confié ma compagnie. Imaginez, messieurs, quelle fut ma confusion et mon désespoir. Je dépêchai sur le champ un exprès vers un de mes camarades que j'avois laissé à la garnison. Je lui avouai mon crime, et je le suppliai de me prêter cinquante louis.

Quoi! me répondit-il, je prêterois une somme aussi considérable à un joueur de profession? Non, monsieur; s'il me faut perdre mon argent ou l'amitié d'un homme qui se déshonore, c'est mon argent que je garde.

A la lecture de cette réponse outrageante, je tombai dans un évanouisse-

ment profond ; et je me rappelle encore les horribles images qui, dans un moment, vinrent toutes à-la-fois assaillir mon esprit : d'un côté, la douleur et l'indignation de mon père, le déshonneur que j'imprimois à ma famille, la honte d'être cassé à la tête du régiment, de l'autre la perspective brillante des postes où j'aurois pu m'élever, par une conduite plus honnête. Je ne repris enfin l'usage de mes esprits, que pour songer à me délivrer par un nouveau crime, de l'ignominie dont le premier devoit me couvrir. J'étois déjà prêt à exécuter cette affreuse résolution, lorsque je vis paroître à ma porte le même officier dont la réponse avoit achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jetai sur lui pour le percer de mille coups. Il me désarma sans peine, et me serrant dans ses bras : J'ai répondu, me dit-il, d'une manière un peu dure à votre lettre, pour vous laisser sentir un moment toute l'horreur de la situation où vous vous êtes plongé par votre folie.

Je vous en vois pénétré ; mes biens, mon sang, tout ce que je possède est à vous.

Tenez, continua-t-il, en jetant sa bourse sur la table ; prenez ce qui vous est nécessaire pour vos recrues. Le reste vous servira pour jouer, si vous voulez.

Jouer ? Jamais, jamais, lui répondis-je, en le serrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai dès ce jour même à m'interdire tous les plaisirs dispendieux, afin de regagner sur mes épargnes, de quoi m'acquitter envers mon généreux ami. J'employai tous les instans de mon loisir à m'instruire. Mon assiduité à mes devoirs me firent remarquer de mes supérieurs ; et c'est à cette heureuse révolution que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impression si vive sur les jeunes militaires, que dès ce moment, tout jeu de hasard cessa dans la garnison.

Une noble émulation de connoissances utiles, prit la place d'une basse cupidité; et l'on vit bientôt les graces du prince se répandre avec prédilection sur tous les officiers de ce régiment.

LA CUPIDITÉ DOUBLEMENT PUNIE.

Un riche particulier voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable. Je la paierai, lui dit son père, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, et moi les pauvres. Je leur ai moins donné, depuis que je songe à vous pourvoir. Je n'y songe plus : un joueur ne doit point se marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais à cette condition. Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La somme fut sur le champ portée à l'hôpital, et le jeune homme, doublement puni de sa cupidité, fut guéri, par cette seule leçon, d'un penchant qui alloit entraîner sa ruine.

LE MENTEUR

CORRIGÉ PAR LUI-MÊME.

Le petit Gaspard étoit parvenu à l'âge de six ans, sans qu'il lui fût échappé un mensonge. Il ne faisoit rien de mal, ainsi il n'avoit aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivoit quelque malheur, comme de casser une vitre, ou de faire une tache à son habit, il alloit tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avoit la bonté de lui pardonner, et il se contentoit de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour son petit cousin Robert vint le trouver. Celui-ci étoit un fort méchant garçon. Gaspard, qui vouloit amuser son ami, lui proposa de jouer au domino. Robert le voulut bien; mais à condition que chaque partie seroit d'une pièce de deux sols. Gaspard refusa d'abord, parce que son père lui avoit défendu de jouer de l'argent. Enfin, il se laissa séduire par les

prières de Robert; et il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avoit économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte; il se retira dans un coin, et se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, et s'en retourna triomphant avec son butin.

Le père de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimoit beaucoup son fils, il le fit appeler pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence, lui dit-il, en le voyant accablé de tristesse.

GASPARD.

C'est le petit Robert, mon voisin, qui est venu me forcer de jouer avec lui au domino.

M. GASPARD.

Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent?

GASPARD.

Non, mon papa.

M. GASPARD.

Pourquoi donc as-tu les yeux rouges?

GASPARD.

C'est que je voulois faire voir à Robert l'argent que j'avois épargné pour m'acheter un livre. Je l'avois mis, par précaution, derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son père soupçonna, dans ce recit, un peu de mensonge; mais il cacha son mécontentement, et il alla aussi-tôt chez son voisin. Lorsqu'il apperçut le petit Robert, il affecta de sourire, et lui dit : Eh bien ! mon enfant, tu as donc été bien heureux aujourd'hui au domino ? Oui, monsieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureusement.

Et combien as-tu gagné à mon fils.

Vingt-quatre sols.

Et t'a-t-il payé ?

Eh mais ! sans doute. Oh ! oui; je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement, son père voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se

contenta de lui dire d'un air de mépris : Je sais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison ; et je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après, Gaspard alla voir Robert, et lui fit voir un très-beau porte-crayon, dont son oncle lui avoit fait présent. Robert en eût envie, et chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles, sa toupie et ses raquettes ; mais comme il vit que Gaspard ne vouloit s'en défaire à aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses yeux, et dit effrontément : Le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, et peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'étoit un cadeau de son oncle, Robert se mit en devoir de le lui arracher ; et comme Gaspard le tenoit fortement dans ses mains, il lui sauta aux cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur la poitrine, et lui donna des coups de poings dans le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

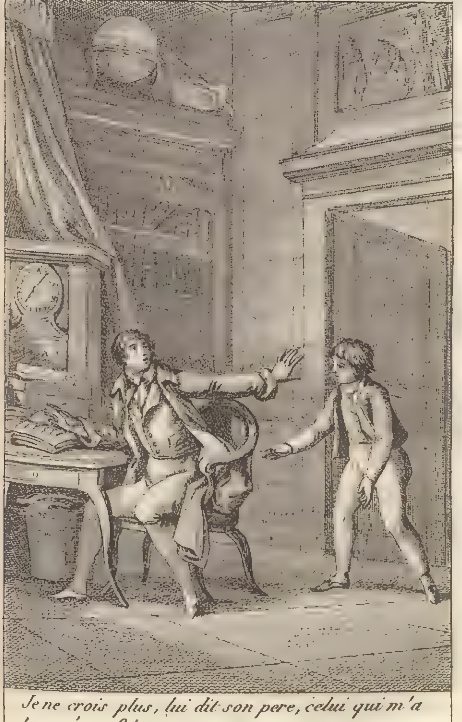
Gaspard rentra chez lui le nez tout sanglant, et les cheveux à moitié arrachés. Ah! mon papa, s'écria-t-il, d'aussi loin qu'il l'apperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, et m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre, son père lui répondit: Va, menteur, tu l'as joué sans doute au domino. C'est toi qui t'es brouillé le nez de jeu de mûres, et qui as mis ta chevelure en désordre, pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus, lui dit son pere, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard confondu, se retira dans sa chambre, et déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain il alla trouver son père, et lui demanda pardon. Je reconnois, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son père m'assuroit l'autre jour, que depuis





Je ne crois plus, lui dit son pere, celui qui m'a trompé une fois...

C. Monnet inv. del. Delignon sculp

depuis ce moment il n'étoit pas échappé à son fils le mensonge le plus léger, et que de son côté il l'en récompensoit par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeoit plus de lui ni assurance, ni protestations. C'étoit assez que Gaspard lui eût dit une chose, pour qu'il s'en tînt aussi sûr que s'il l'avoit vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un père honnête, et pour un fils digne de son amitié!

LE SECRET DU PLAISIR.

Je voudrois bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disoit la petite Laurette à madame Durval, sa mère.

Mme. DURVAL.

Quoi! pendant toute la journée.

LAURETTE.

Mais oui, maman.

Mme. DURVAL.

Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE.

De jouer, maman? Oh que non! vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle étoit seule; car ses sœurs devoient être occupées avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise, et elle se trouva fort heureuse, durant un heure entière. Peu

à peu le plaisir qu'elle goûtoit commença à perdre quelque chose de sa vivacité.

Elle avoit déjà manié cent fois tour-à-tour chacun de ses joujoux, et ne savoit plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse et maussade.

Elle courut vers sa mère, et la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, et de jouer avec elle. Malheureusement madame Durval avoit alors des affaires pressantes à terminer; et elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît.

La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, et elle attendit, en bâlllant, l'heure où ses sœurs suspendroient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin ce moment arriva. Laurette courut au-devant d'elle, et leur dit d'une voix plaintive combien le temps lui avoit paru long, et avec quelle impatience elles les avoit desirées.

Elle commencèrent aussi-tôt leurs jeux des grandes fêtes, pour rendre la joie à leur petite sœur, qu'elles aimoient fort tendrement.

Hélas! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusemens étoient usés pour elle; et de ce qu'ils ne lui causoient plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avoient sûrement complété ensemble de ne faire ce jour là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde, sa sœur aînée, jeune demoiselle de dix ans, très-sensée et très-raisonnable, lui prit la main et lui dit avec amitié :

Regarde-nous bien l'une après l'autre toutes tant que nous sommes, et je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

LAURETTE.

Et qui est-ce donc, ma sœur, je ne devine pas.

ADÉLAÏDE.

C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-même. Oui, Laurette, c'est toi; car

tu le vois bien, ces jeux nous amusent encore, quoique nous les ayons joué même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler, et ils nous paroissent tout nouveaux. Si tu avois gagné par le travail l'appétit du plaisir, il te seroit certainement aussi doux qu'à nous-mêmes de les satisfaire.

Laurette qui, tout enfant qu'elle étoit, ne manquoit pas de raison, fut frappée du discours de sa sœur. Elle comprit que, pour être heureuse, il falloit mélanger adroitement les exercices utiles et les délassemens agréables. Et je ne sais si, depuis cette aventure, une journée toute de plaisir ne l'auroit pas encore plus effrayée qu'un jour entier de légères occupations de son âge.

LES TULIPES.

LUCETTE avoit vu, pendant deux étés de suite, dans le jardin de son père, une planche de tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger, elle avoit souvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, sans jamais s'occuper de ce qui pouvoit les produire.

L'automne dernier, elle vit son père qui s'amusoit à bêcher la terre de la plate-bande, et y enfonçoit des oignons.

Ah! mon papa! s'écria-t-elle d'une voix plaintive, que faites-vous? Gâter ainsi toute notre planche de tulipes! et au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains oignons pour la cuisine!

Son père lui répondit qu'il savoit bien ce qu'il avoit à faire, et il alloit lui apprendre que c'étoit de ces oignons que sortiroient l'année suivante des tulipes

nouvelles ; mais Lucette l'interrompit par ses plaintes, et ne voulut rien écouter.

Comme son père vit qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison, il la laissa s'appaiser d'elle-même, et continua son travail, tandis qu'elle se retiroit en gémissant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la conversation tomba sur les fleurs, Lucette soupiroit ; et elle pensoit en elle-même qu'il étoit bien dommage que son père eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours, et le printemps vint balayer de la terre la neige et les glaçons.

Lucette n'étoit pas encore allée au jardin. Eh ! qui pouvoit l'y attirer, puisqu'il ne devoit plus lui offrir sa superbe parure.

Un jour, cependant, elle y entra sans réflexion. Dieu ! de quels transports de surprise et de joie elle fut agitée, lorsqu'elle vit la planche de tulipes plus belle encore que l'année précédente !

Elle resta d'abord immobile et muette d'admiration : enfin elle se jeta dans les bras de son père, en s'écriant : Ah ! mon papa, que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes oignons, pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant !

Tu ne me dois point de reconnoissance, lui répondit son père : car ces belles fleurs que tu aimes tant, ne sont venues que de mes tristes oignons.

L'opiniâtre Lucette n'en vouloit encore rien croire, lorsque son père tira proprement de la terre une des plus belles tulipes avec l'oignon d'où sortoit la tige, et la lui présenta.

Lucette confondue lui demanda pardon d'avoir été si déraisonnable. Je te pardonne bien volontiers, ma fille, lui répondit son père, pourvu que tu reconnoisses combien les enfans risquent de se tromper, en voulant juger, d'après leur ignorance, les actions des personnes expérimentées.

Oh ! oui, mon papa, répondit Lu-

cette; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et toutes les fois que je serai tentée de croire en savoir plus que les autres, je me rappellerai des tulipes et des oignons.

Je suis bien aise, mes chers amis, de vous avoir raconté cette histoire; car vous allez voir ce qui arriva à un autre enfant pour ne l'avoir pas sue.

LES FRAISES ET LES GROSEILLES.

Le petit Anselme avoit entendu dire à son père que les enfans ne savoient rien de ce qui pouvoit leur convenir, et que toute leur sagesse étoit de suivre les conseils des personnes au-dessus de leur âge. Mais il n'avoit pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avoit-il oubliée.

On avoit partagé entre son frère Prosper et lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eût sa portion de terre en propre. Il leur avoit été permis d'y semer ou d'y planter tout ce qu'ils voudroient.

Prosper se souvenoit à merveille de l'instruction de son père. Il alla trouver le jardinier, et lui dit : Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, et comment il faut m'y prendre ?

Rufin lui donna des oignons et des graines choisies. Prosper courut aussi-tôt les mettre en terre. Rufin eut la complaisance d'assister à ses travaux, et de les diriger.

M. Anselme levoit les épaules de la docilité de son frère. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous ?

Fi donc ! lui répondit Anselme, j'ai bien besoin de vos leçons. Il alla cueillir des fleurs, et les planta par la tige dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étoient fanées, et penchoient tristement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'étoit en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler, et la terre ne tarda guère à se couvrir d'orties et de chardons.

Vers le milieu du printemps il apperçut, sur le terrain de son frère, quelque chose de rouge, suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha : c'étoient des fraises du plus beau pourpre, et d'un goût exquis. Ah! s'écria-t-il, si j'en avois aussi planté dans mon jardin!

Quelque temps après il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendoient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha : c'étoient des groseilles appétissantes, dont la seule vue réjouissoit le cœur. Ah! s'écria-t-il encore, si j'en avois planté dans mon jardin!

Manges-en, lui dit son frère, comme si elles étoient à toi.

Il ne tenoit qu'à vous, ajouta le jardinier, d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis de personnes plus expérimentées que vous.

LES ÉGARDS
ET LA COMPLAISANCE.

Emilie, Victoire, Joséphine et Sophie avoient une gouvernante qui les aimoit avec la tendresse d'une mère. Cette sage institutrice s'appelloit mademoiselle Boulon.

Son desir le plus ardent étoit que ses élèves fussent bonnes, afin d'être heureuses; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur enfance, et qu'elles en jouissent sans trouble et sans altération.

Une tendre indulgence et une justice rigoureuse étoient les principes invariables de sa conduite, soit qu'elle eût à pardonner, soit qu'elle eût à récompenser ou à punir.

Elle goûtoit avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons et de ses exemples.

Les quatre petites filles commencèrent à être les enfans les plus heureux de

la terre. Elles se remontroient doucement leurs fautes, se pardonnoient leurs offenses, partageoient toutes leurs joies, et ne pouvoient vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfans empoisonnent-ils les sources de leur bonheur à l'instant même où ils en goûtent les charmes ! et de quel avantage il est pour eux, de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse et par la prudence !

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner pour quelques temps de ses disciples. Des intérêts de famille l'appeloient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au desir de terminer promptement ses affaires, et à peine un mois s'étoit écoulé, qu'elle étoit déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas ! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ses malheureuses enfans !

Si l'une demandoit le plus léger ser-

vice à une autre, celle-ci la refusoit avec aigreur; de-là suivoient des rebuffades et des querelles. La gaîté naïve qui présidoit à leurs jeux et qui assaisonnoit jusqu'à leurs travaux, s'étoit changée en humeur et en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix et d'union qui animoient leurs entretiens, on n'entendoit que des gronderies éternelles. Joséphine témoignoit-elle le desir d'aller jouer dans le jardin? ses sœurs trouvoient des raisons pour rester dans la chambre. Enfin, c'étoit assez qu'une chose fît plaisir à l'une d'elles, pour déplaire sûrement à toutes les autres.

Un jour que, non contentes de refuser toute espèce de complaisances, elles cherchoient encore à se mortifier par des reproches désagréables, mademoiselle Boulon, qui étoit témoin de cette scène, en fut si affligée, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de proférer une parole, et se retira dans son appartement pour rêver aux moyens de rendre

à ces petites infortunées les plaisirs de la concorde et d'un mutuel attachement.

Son esprit étoit encore occupé de ces affligeantes pensées, lorsque les enfans entrèrent chez elle d'un air triste et grognon, en se plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accusoit les autres d'en être cause; et elles pressèrent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avoient perdu.

Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux, et leur dit : Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaisirs. Afin que cet inconvénient n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, si elle le veut, son coin dans cet appartement, où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté, et je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit son coin, et commença ses plaisirs.

La petite Sophie se mit à faire des

contes à sa poupée ; mais la poupée ne savoit que répondre : elle n'avoit pas d'histoires à lui faire à son tour, et ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Joséphine poussoit un volant ; mais personne n'applaudissoit à son adresse, elle n'avoit personne pour le lui renvoyer: ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Emilie auroit bien voulu s'amuser à son jeu favori, *je vous vends mon corbillon.* Mais à qui le faire passer de main en main ? Ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Victoire, très-entendue au jeu du ménage, avoit le projet de donner un grand repas à ses amies, elle devoit envoyer au marché faire des provisions. Mais qui charger de ses ordres ? Ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles essayèrent. Chacune auroit cru se compromettre en se rapprochant des autres, et gardoit fièrement la solitude et son ennui. Cependant le jour alloit finir. Elle retournèrent encore vers

mademoiselle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venoient de faire l'épreuve.

Je n'en sais qu'un, mes enfans, leur répondit-elle, que vous saviez vous-mêmes autrefois. Vous l'avez oublié. Mais, si vous le desiriez, je puis le rappeler aisément à votre souvenir.

Oh! nous le voulons de tout notre cœur, s'écrièrent-elles ensemble. Et elles étoient attentives à saisir le premier mot qui sortiroit de sa bouche.

C'est la complaisance et les égards que se doivent des sœurs. O mes cherès amies! combien vous vous êtes rendues malheureuses, et moi aussi, depuis que vous l'avez oublié!

Elle s'arrêta à ces mots, interrompue par ses soupirs, et des larmes de tendresse coulèrent le long de ses joues.

Les petites filles restoient étonnées et muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras; elles s'y jetèrent, et lui promirent de s'aimer et de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus, dès ce jour, aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries et des querelles, c'étoient des prévenances délicates qui charmoient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractère dans la société, dont elles font les délices et l'ornement.

LES JARRETIÈRES ET LES MANCHETTES.

LOUISE.

Le joli jour que celui des étrennes ! Ah! ma sœur, il me tarde bien qu'il n'arrive.

SOPHIE.

Tiens, ne m'en parle pas. Ce mois crotté de Décembre me paroît plus long à lui seul que tout le reste de l'année. Que de belles choses nous allons avoir! j'y rêve la nuit, ou je m'éveille pour y penser.

LOUISE.

Te souviens-tu l'année dernière, comme tous les amis de papa et de maman nous apportoient des bonbons et des joujoux ? Nous en avions tant que nous ne savions où les fourrer.

SOPHIE.

Et la veille, comme le salon fut éclairé de bougies ! Je crois y être encore. Il y avoit une grande table couverte de jolis présens. Maman nous appela d'une voix douce. Venez, mes chères filles, re-

cevez ces cadeaux d'aussi bon cœur que je vous les donne. Elle nous embrassoit et pleuroit de joie. Je ne l'ai jamais vue si contente que ce jour-là, en nous voyant frapper dans nos mains, et danser comme des folles autour de la chambre.

LOUISE.

Elle étoit, je crois, encore plus heureuse que nous.

SOPHIE.

Il sembloit que c'étoit elle qui recevoit ses étrennes.

LOUISE.

Il faut donc qu'il y ait un grand plaisir à donner! Sais-tu ce que nous devrions faire, Sophie? Nous sommes bien petites, et nous ne possédons pas grand'-chose. Mais nous pouvons encore nous procurer ce plaisir.

SOPHIE.

Comment cela, ma sœur?

LOUISE.

C'est dans quinze jours le premier jour de l'an, et nous avons de l'argent dans notre bourse.

SOPHIE.

Oui, j'ai près de six francs, moi. Qu'en ferons-nous ?

LOUISE.

Tu sais bien que c'est après-demain Saint-Thomas, fête de la paroisse ? Il y a une foire le long de la rue. Il faudra nous lever de bonne heure, bien travailler, et apprendre avec soin toutes nos leçons, pour qu'on nous permette d'aller à la foire l'après-midi. J'ai douze francs en pièces de douze sols. Nous prendrons chacune la moitié de notre argent, et nous en acheterons les plus jolies choses que nous pourrons trouver. Nous les porterons ici bien enveloppées; et la veille du premier de l'an, nous irons donner les étrennes aux enfans de la portière.

SOPHIE.

Mais il faudroit que les enfans de notre pauvre frotteur en eussent aussi quelque chose.

LOUISE.

Tu as raison ; je n'y songeois pas. Oh !

comme ils vont sauter de joie ! cette aubaine ne leur est sûrement pas encore arrivée.

SOPHIE.

Nous serons donc les premières qui leur auront causé ce plaisir ! O ma sœur ! il faut que je t'embrasse pour cette pensée.

LOUISE.

Oui, mais un moment, il m'en vient une autre. Cet argent que nous voulons dépenser....

SOPHIE.

Eh bien ! il est à nous, et nous pouvons en disposer comme il nous plaît.

LOUISE.

Je le sais aussi. Mais...

SOPHIE.

Mais quoi donc ?

LOUISE.

C'est de nos parens que nous l'avons reçu. Si nous en faisons des cadeaux, ce n'est pas nous qui les ferons ; ce seront nos parens.

SOPHIE.

Oui, cela est vrai. Nous n'en avons pourtant pas d'autre que celui-là.

LOUISE.

Ecoute ; nous pouvons trouver un autre moyen. Je sais broder assez joliment ; et toi, tu ne commences pas mal à tricoter.

SOPHIE.

A quoi cela nous servira-t-il ?

LOUISE.

Tu peux bientôt tricoter une paire de jarretières pour mon papa. Moi, depuis quinze jours je lui brode des manchettes. Il faut faire ensorte, et nous le pouvons, que notre besogne soit achevée deux ou trois jours avant le premier de l'an.

SOPHIE.

Pourquoi donc, ma sœur ?

LOUISE.

Nous les porterons à notre papa, qui se fera un vrai plaisir de nous les acheter, et que nous les paiera trois fois plus qu'elles ne valent ; oh ! j'en suis bien sûre.

SOPHIE.

SOPHIE.

Mais la foire tient après-demain; et nous ne pouvons pas achever d'ici là, toi tes manchettes, et moi mes jarretières?

LOUISE.

Cela n'est pas nécessaire non plus. L'argent dont nous avons besoin après-demain pour nos emplettes, nous pouvons l'emprunter de notre bourse, et nous serons en état de nous le rendre avant de donner nos étrennes. Ainsi nous pourrons dire, en toute vérité, que c'est nous-mêmes qui aurons fait ces cadeaux aux pauvres enfans.

SOPHIE.

Voilà qui est fort bien imaginé. C'est toujours toi qui as le plus d'esprit. Il est vrai que tu es l'aînée.

LOUISE.

Que nous serons contentes d'avoir su gagner de quoi donner tant de joie à de petits malheureux!

SOPHIE.

Oh! si c'étoit demain ce grand jour!

LOUISE.

Il viendra bientôt à présent; et nous aurons toujours du plaisir à l'attendre.

A B E L.

Le petit Abel, à peine âgé de huit ans, venoit de perdre sa mère. Il en fut si affligé, que rien ne pouvoit lui rendre la gaîté si naturelle à son âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle, de peur qu'il n'aigrît encore, par sa tristesse, la douleur inconsolable de son père.

Il alloit cependant le voir quelquefois. Abel quittoit alors ses habits de deuil; et quoiqu'il eût le chagrin dans le cœur, il s'efforçoit de prendre une figure joyeuse. M. Duval étoit sensible à cette attention délicate de son fils; mais il n'en ressentoit qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mère de cet aimable enfant; et son désespoir le poussoit à grands pas vers le tombeau.

Il y avoit près de quinze jours qu'Abel n'étoit allé le voir. Sa tante, sous différens prétextes, avoit toujours éludé ses instances. M. Duval étoit dangereusement malade. Il n'osoit demander à em-

brasser son fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux par le spectacle de son état. Ces combats paternels, joints à la violence de ses regrets, abattirent tellement ses forces, que bientôt il ne resta plus aucune espérance de guérison. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'étoit éveillé de bonne heure, et il tourmentoit sa tante pour qu'elle le menât souhaiter la bonne année à son père. Il vit qu'on lui faisoit reprendre ses habits de deuil.

ABEL.

Pourquoi ce vilain noir aujourdhui que nous allons chez mon papa ? Qui est donc mort encore ?

Sa tante étoit si affligée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre.

ABEL.

Eh bien ! si vous ne voulez pas me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne dame ne put pas y tenir plus long-temps ; et laissant éclater sa douleur : C'est lui ; c'est lui qui est mort, dit-elle.

A B E L.

Il est mort ! O mon dieu, ayez pitié de moi ! C'est d'abord maman, et ensuite mon papa ! Pauvre petit enfant abandonné que je suis, sans père ni mère ! O mon papa ! O maman !

Abel à ces mots tomba évanoui dans les bras de sa tante, qui eut beaucoup de peine à le faire revenir.

Ne t'afflige pas, lui disoit-elle ; tes parens te restent encore.

A B E L.

Et où donc ? Où les retrouver ?

L A T A N T E.

Dans le ciel, auprès du bon Dieu. Ils se trouvent heureux dans cette place, et ils auront toujours l'œil ouvert sur leur enfant. Si tu es sage, honnête et laborieux, ils prieront le seigneur de te bénir. Le Seigneur n'a jamais abandonné personne, et sûrement il prendra soin de toi. C'est la dernière prière que ton papa lui fit hier au soir en mourant.

ABEL.

Hier au soir! quand je me réjouissois de l'aller embrasser aujourd'hui! Hier au soir! Il n'est donc pas encore à l'église? O ma tante! je veux le voir avant qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ses adieux. Ah! il craignoit de m'affliger, et je l'aurois peut-être affligé moi-même. Mais à présent que je ne lui causerai plus de peine, je veux le voir pour la dernière fois. Ma tante, ma chère tante, je vous en supplie.

LA TANTE.

Eh bien! mon ami, nous irons, pourvu que tu sois tranquille. Tu vois, à mes larmes, combien je suis désolée d'avoir perdu ton père. Il m'a fait du bien toute sa vie. J'étois pauvre, et je ne subsistois que par ses secours. Tu vois cependant que je me résigne à la Providence. Elle veille pour nous. Tranquillise-toi, mon petit ami.

ABEL.

Il faut bien que je me tranquillise.

Mais, ma tante, menez-moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, et ils sortirent. Le jour étoit sombre ; il tomboit un brouillard épais ; Abel marchoit en pleurant.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison, ils la trouvèrent tendue de noir. Le cercueil étoit sur la porte. Tous les amis de M. Duval étoient autour de lui. Ils pleuroient, ils sanglotoient, ils disoient tous que sa vie avoit été pleine d'honneur et de probité. Le petit Abel fendit la presse, et se jeta sur le cercueil. D'abord il ne put proférer une seule parole : enfin il releva sa tête en s'écriant : O mon papa, regarde comme ton petit Abel pleure sur toi ! Tu me consolois lorsque maman mourut, et pourtant tu pleurois toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me consoler de t'avoir perdu. O mon papa ! mon bon papa !

Il ne put en dire davantage, suffoqué par la douleur, Sa bouche étoit ouverte ;

et sa langue restoit immobile. Ses yeux tantôt fixes, tantôt hagards, n'avoient plus de larmes. Sa tante eut besoin de toutes ses forces pour l'arracher avec violence du cercueil, tant il le tenoit embrassé. Elle le conduisit chez une voisine, et la pria de le garder jusqu'après l'enterrement de son père. Elle n'osoit le prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches sonnèrent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardoit étoit sortie un moment de la chambre. Il s'élance hors de la maison, et court à l'église. Les prêtres achevoient les prières des morts. On descendoit le cercueil en silence. Un cri se fait entendre : enterrez-moi avec mon papa. — Abel s'étoit précipité dans la fosse.

Comme tout le monde fut effrayé !

On le retira pâle, défait, tout meurtri, et on l'emporta hors de l'église.

Il fut près de trois jours dans une défaillance continuelle, Sa tante ne le fai-

soit revenir à lui, par intervalles, qu'en lui parlant de son père. Enfin, sa première douleur se calma. Il ne pleuroit plus; mais il étoit encore bien chagrin.

M. Frémont, riche marchand de la ville, entendit parler de cette déplorable aventure. M. Duval ne lui avoit pas été inconnu. Il alla chez sa sœur, pour voir le petit orphelin. Il fut touché de sa tristesse, le prit dans sa maison, et lui tint lieu de père. Abel s'accoutuma bientôt à se regarder comme son fils, et il gagnoit tous les jours quelque chose dans sa tendresse. A l'âge de vingt ans, il gouvernoit déjà tout le commerce de son bienfaiteur, et le faisoit prospérer avec tant d'habileté, que M. Frémont crut devoir lui céder la moitié des profits, et lui donner sa fille en mariage. Abel avoit toujours soutenu sa tante de ses économies; il eut le bonheur de la faire jouir d'une douce aisance dans sa vieillesse. Jamais le premier jour de l'an n'approchoit, qu'il ne fût saisi d'une espèce de fièvre, en se rappelant ce qu'il avoit

une fois éprouvé à cette époque, et il avouoit que c'étoit aux sensations dont il étoit alors affecté, qu'il devoit les principes de courage, d'honneur et de droiture qu'il suivit dans le long cours de sa vie.

LE RETOUR DE CROISIÈRE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE FAVIÈRES.

MADAME DE FAVIÈRES.

MÉLANIE,	*leurs enfans.*
CONSTANTIN,	
ALEXANDRINE,	
MINETTE,	

M. DE BLEVILLE, *fiancé de Mélanie.*

M. ARMAND, *précepteur des enfans.*

THOMAS, *jardinier.*

FANCHON, *sa femme.*

COLIN, *leurs fils.*

MATHURIN, *vieux fermier.*

Troupe de jeunes Filles et de jeunes Garçons du village.

Foule de Paysans.

La scène se passe à l'entrée du château de M. de Favières, situé sur le bord de la mer, à deux lieues de Marseille.

Le fond du théâtre représente le château. Il est bordé d'une terrasse, d'où l'on descend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée.

La toile, en se baissant, sépare le parc du jardin.

LE



Moi regarder votre effroyable visage, laissez moi aller, ou je crie dix fois plus fort....

C. Monnet inv. del. Armand sculp.



LE RETOUR DE CROISIÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS, COLIN.

THOMAS *est occupé à ratisser une allée; Colin accourt à perte d'haleine, et se presse en tremblant contre son père.*

Eh bien! eh bien, petit drôle! où cours-tu ainsi tout effaré?

COLIN.

Ah! mon père, mon père, je suis mort.

THOMAS.

C'est encore fort heureux d'avoir assez de voix pour le dire. Mais qu'est-ce donc?

COLIN.

Un revenant! Un revenant!

THOMAS.

Un revenant en plein jour? Je crois que tu veux te moquer de ton père. Eh quel mine a-t-il? d'une bête, ou d'un homme?

COLIN.

C'est... c'est fait comme un homme.

THOMAS.

Imbécille que tu es! c'est donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains?

COLIN.

Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela, comme nous, et non pas comme nous, pourtant.

THOMAS.

Quels sots contes viens-tu me faire là?

COLIN.

Oh! si vous l'aviez vu! C'est, Dieu me le pardonne, une ombre de Turc.

THOMAS, *un peu effrayé.*

Une ombre de Turc?

COLIN.

Oui, oui, mon père. Vous m'avez fait

voir des Turcs à Marseille! Eh bien, c'est la même chose. Une longue robe qui lui bat les talons, un manchon sur la tête, un couteau de cuisine à sa ceinture, une grande barbe grise, et un visage de mort sur le sien. (*On entend du bruit derrière la charmille.*) Oh! c'est lui, mon père, c'est l'ombre, c'est le Turc. Sauvons-nous, sauvons-nous. (*Il s'échappe.*)

THOMAS, *avec un air d'inquiétude.*

Colin, Colin! veux-tu bien revenir? (*Colin, au lieu de se retourner, continue de courir de toutes ses forces; Thomas le poursuit, mais comme son rateau lui échappe des mains, et s'embarrasse dans ses jambes, sa course est ralentie, et il ne peut l'atteindre.*) Ce petit poltron, me laisser tout seul! S'il disoit vrai, pourtant! Je ne suis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh! je ne resterai pas ici pour les attendre. (*Tandis qu'il se baisse pour ramasser son rateau, M. de Favières, en longue robe rouge, avec un turban sur la tête, et un masque sur le visage, s'ap-*

proche de lui, et le saisit par la camisole. Thomas, en se relevant, l'apperçoit. Il veut fuir ; mais se sentant arrêté, il se met à crier avec effroi :) Au secours! au meurtre ! un revenant! un Turc!

SCÈNE II.

M. DE FAVIÈRES, THOMAS.

M. DE FAVIÈRES, *lui mettant la main sur la bouche, et cherchant à lui imposer silence.*

Eh bien! Thomas, ne fais donc pas l'enfant. Est-ce que tu ne me connois plus?

THOMAS, *sans le regarder.*

Il n'y a que Satan qui puisse te connoître. Je ne suis pas de ta clique.

M. DE FAVIÈRES.

Ah! je vois ce que c'est. (*Il ôte son masque.*) Regarde-moi, à présent.

THOMAS, *le visage caché dans ses mains.*

Moi, regarder votre effroyable visage! Laissez-moi aller, ou je crie dix fois plus fort.

M. DE FAVIÈRES, *tâchant de lui séparer les mains.*

Que crains-tu de moi?

THOMAS.

Finissez. Vous allez me rôtir. Oh! comme vous brûlez!

M. DE FAVIÈRES, *lui lâche les mains.*

Est-tu fou, Thomas? Remets-toi donc, mon ami; est-ce que ma voix ne t'est plus connue?

THOMAS.

Je la connois bonne à faire mourir de peur.

M. DE FAVIÈRES.

Regarde-moi seulement à travers tes doigts.

THOMAS.

Eh bien! oui; mais reculez-vous.

M. DE FAVIÈRES, *s'écartant de lui.*

Tiens, te voilà satisfait.

THOMAS, *se reculant aussi.*

Êtes-vous bien loin ? Attendez. (*Il écarte un peu ses mains, et le fixe.*) Que vois-je ? Monseigneur ! Est-ce vous ?

M. DE FAVIÈRES.

Et oui, mon cher Thomas, c'est ton maître.

THOMAS, *se découvrant un peu plus le visage.*

Êtes-vous bien sûr, au moins, de n'être pas son ombre ?

M. DE FAVIÈRES.

Mais je ne te reconnois plus, à mon tour ; toi que j'ai vu autrefois si brave et si gaillard.

THOMAS, *le visage tout-à-fait découvert, et le regardant encore.*

Oh ! oui ; c'est bien vous, à présent. (*Il tombe à ses genoux, et les embrasse.*) O mon cher maître ! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de suite. (*Il se relève.*) C'est un benêt de fils qui m'avoit fourré ces frayeurs dans la tête. (*Prenant un air fanfaron.*) Un revenant ! Oh bien oui, comme si je croyois aux revenans,

moi.... Mais, monseigneur, où diantre avez-vous chaussé ce grand vilain bonnet ? Savez-vous qu'il ne faut pas se jouer avec ces habits de païen ? Si vous alliez rester turc pour toute votre vie ! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mère qu'elle avoit vu quelqu'un qui avoit entendu dire de tout temps dans sa famille.... Oh ! ce que je vous dis-là est vrai, au moins.

M. DE FAVIÈRES.

Bon ! bon ! tu me raconteras un autre jour ton histoire. Sommes-nous seuls ?

THOMAS.

Oui, vous et moi ; car ce sot de Colin ne s'avisera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant ! vous n'aviez qu'à être un esprit ; il vous auroit laissé tordre le cou à son père.

M. DE FAVIÈRES.

Ma femme, mes enfans et leur précepteur sont-ils toujours ici ?

THOMAS.

Eh ! sûrement. Ils sont restés pour vous

préparer une fête à votre retour. Oh! comme ils vont être contens! Attendez, attendez. Sot que je suis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle, et la répandre ensuite dans tout le village! (*Il veut sortir.*) Allons, Thomas, allons, mon ami.

M. DE FAVIÈRES, *le retient.*

Doucement, doucement. C'est précisément ce que je ne veux pas.

THOMAS.

Comment! Est-ce que vous ne seriez pas de la fête qu'on célèbre pour la paix? C'est à cause de vous qu'on l'a retardée. Tous les villages voisins ont déjà fait leur feu de joie.

M. DE FAVIÈRES.

Nous ferons aussi le nôtre; sois tranquille.

THOMAS.

Pardienne, nous en ferions pour vous tout seul, quand vous n'auriez pas mené la paix avec vous. Vous êtes un si bon seigneur, et nous vous aimons tant dans

le village ! Toutes les cloches devroient être en branle déjà. A quoi s'amuse le carillonneur ?

M. DE FAVIÈRES.

Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paroîtrai bien quand il en sera temps.

THOMAS.

Voilà qui est fort aisé à dire. Mais je vais crever d'impatience si cela dure.

M. DE FAVIÈRES.

Et moi, tu me fais mourir de la peur de ton indiscrétion. Ne va pas me ravir la joie que je me suis promise. Veux-tu que, pour ma bien-venue, je sois obligé de te congédier ?

THOMAS.

Oh ! que dites-vous ? S'il ne tient qu'à cela, je serai muet comme un poisson. C'est bien mal à vous, pourtant, de nous laisser plus long-temps dans l'inquiétude. Nous vous croyions pris ou noyé, de ne pas vous voir revenir. Vous ne savez pas tous les soupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon maître ! si nous vous

avions perdu! s'il nous avoit fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes et en habits de deuil! Je frissonne seulement d'y penser. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans, et ne pas vous perdre.

M. DE FAVIÈRES.

Que je suis sensible à ces témoignages naïfs de ton attachement! Quelle joie plus touchante encore ils me font espérer en rentrant dans ma famille!

THOMAS.

Eh bien! que n'y venez-vous tout de suite?

M. DE FAVIÈRES.

Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaisir par une vive surprise. Fais-moi seulement parler au précepteur de mes enfans.

THOMAS.

A M. Armand?

M. DE FAVIÈRES.

Oui, je lui ai écrit de Marseille pour le prévenir. Lui et toi, vous serez les seuls

du mystère. Mais chut! j'entends venir quelqu'un par cette allée. (*Il va se cacher derrière la charmille.*) De la discrétion, Thomas.

SCÈNE III.

THOMAS, *seul.*

Oui, de la discrétion! il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais quand on sait tout ce que je sais? Ce secret là, je sens déjà qu'il m'étouffe. (*Il se retourne et apperçoit M. Armand.*) Dieu soit loué! il m'envoie du moins à qui parler.

SCÈNE IV.

THOMAS, M. ARMAND.

THOMAS, *courant vers lui.*

De la joie! de la joie, M. Armand! Nous avons la paix; nous avons monseigneur; nous vous avons, vous m'avez. (*Il jette son bonnet en l'air.*)

M. ARMAND.

M. de Favières est ici ?

THOMAS, *avec un air important.*

Je voudrois bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis. Je suis, comme vous, de la manigance.

SCÈNE V.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, THOMAS.

M. DE FAVIÈRES, *sortant de derrière la charmille.*

VOILA mon secret bien placé ! Vraiment, Thomas, je n'aurois eu qu'à me fier à toi. (*Il court vers M. Armand qui l'embrasse.*) Mon cher Armand, que je suis aise de vous revoir !

M. ARMAND.

O monseigneur, quel jour de fête pour nous !

M. DE FAVIÈRES.

Pourvu que Thomas, avec sa joie folle et son bavardage, n'aille pas renverser tous mes projets.

THOMAS.

Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand étoit du secret? Est-ce que j'en ai sonné le moindre mot à qui que ce soit dans le monde?

M. ARMAND.

Oui, parce que tu n'as vu personne que moi.

M. DE FAVIÈRES.

Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane jusqu'au moment où je veux me montrer.

THOMAS.

Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y serez bien reçu.

M. ARMAND.

Ce n'est pas tout. Il faudra poster ton fils en sentinelle, pour qu'on n'aille pas instruire madame ou les enfans.

M. DE FAVIÈRES.

Oui; et sur tout ne laisser entrer personne chez toi.

THOMAS.

Mais si madame s'y présente, ou bien quelqu'un de vos enfans, je ne peux pas leur fermer la porte sur le nez : cela ne seroit guère poli.

M. ARMAND.

Bon ! un homme fin comme toi saura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

THOMAS.

Vous avez raison, je vais faire le bec à ma femme.

M. ARMAND.

Ne va pas oublier les bouquets.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour rien que nous sommes en Provence. On ne fera pas grace au moindre bouton. Dans ces jours de plaisir, les fleurs sont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

SCÈNE VI.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND.

M. DE FAVIÈRES.

Croyez-vous, mon cher Armand, que madame de Favières ne soupçonne rien de nos préparatifs ?

M. ARMAND.

Il ne m'auroit pas été possible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laissant croire qu'elle vous surprendroit agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croisière seroit peut-être encore prolongée. Elle ne charme les ennuis de votre absence qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. DE FAVIÈRES.

Ainsi donc, c'est moi qui lui donnerai la fête qu'elle compte me donner. Ah !

mon cher Armand, que ne vous dois-je pas ?

M. ARMAND.

J'espère que vous serez content de nos soins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaisirs. J'ai aussi formé quelques jeunes filles et quelques jeunes gens du canton. Ils savent déjà leur rôle à merveille.

M. DE FAVIÈRES.

Et moi, pour compléter notre fête, j'amène le fiancé de ma fille, qui s'est couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Il est allé avec douze hommes dans une chaloupe, enlever une tartane de ces brigands qui attaquoient un de nos vaisseaux de commerce. Ces habits sont de leurs dépouilles ; et j'ai imaginé de les employer à notre déguisement, pour éviter d'être reconnus. Ah ! j'oubliois de vous dire que j'amène aussi de Marseille toutes sortes d'instrumens. Je les ai laissés ici près à l'entrée du parc.

M. ARMAND.

Tant mieux, car nous n'avions que les ménétriers du village.

M. DE FAVIÈRES.

Je serois fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui dans toute ma terre une seule créature vivante qui ne tressaille de joie. La plupart des fêtes ne sont que pour les riches. Il faut que des événemens comme celui-ci, où le pauvre est le plus intéressé, soient célébrés avec toute la solennité possible, pour lui en faire mieux sentir le bonheur. Il faut qu'il en conserve long-temps le souvenir, pour le retracer à ses enfans et à ses petits-enfans. Il en vivra plus satisfait de son état, plus attaché à son seigneur, à son roi et à sa patrie.

M. ARMAND.

O l'excellent homme! toujours le même. Vous ne paroissez jamais, que tout ne respire auprès de vous la joie et la bienfaisance.

M. DE FAVIÈRES, *lui serrant la main.*

Eh, mon ami! ces plaisirs ne sont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne? (*On voit Colin qui s'avance tout doucement le long de la charmille.*)

SCÈNE VII.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, COLIN, *portant un panier de fleurs à son bras.*

COLIN.

Il faut que ce revenant de Turc ne soit pas si méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le précepteur! Il lui serre la main.

M. ARMAND.

N'entends-je pas quelqu'un?

M. DE FAVIÈRES,

Oui. Je cours me cacher là derrière. (*Il s'approche de la churmille, et se*

trouve vis-à-vis de Colin, qui le regarde un moment en face, tout tremblant, et tout-à-coup s'écrie avec transport:) Eh! c'est mon parrain, mon bon parrain! (*Il jette son panier à terre, s'élance dans les bras de M. de Favières, lui baise les mains et les habits.*)

M. DE FAVIÈRES, *après l'avoir embrassé.*

Doucement, mon ami, doucement.

M. ARMAND.

Oui, Colin; monseigneur ne veut pas qu'on sache qu'il est arrivé. Garde-toi bien d'en rien dire à personne, au moins.

COLIN.

Quoi! ni à madame, ni aux enfans?

M. ARMAND.

C'est précisément à eux qu'il faut le cacher.

SCÈNE VIII.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, THOMAS, COLIN.

THOMAS, *en entrant, sans voir Colin.*

ALLONS, monseigneur, vous pouvez me suivre.

COLIN.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit à mon père, toujours.

THOMAS, *appercevant Colin.*

Ah! tout est perdu. Voilà ce drôle qui va jaser. Moi qui voulois l'envoyer en commission hors du vilage!

M. ARMAND, *caressant Colin.*

Va, va; je suis sûr qu'il sera tout au moins aussi discret que toi. N'est-ce pas, mon petit ami?

COLIN.

Oh ! laissez-moi faire. Je garde mon secret tout comme un autre. Ce ne sera pas la première fois.

THOMAS.

Oui! Et quand cela t'est-il arrivé?

COLIN.

Et parguienne, l'autre jour, quand vous me rossâtes pour savoir qui avoit dérobé les pommes du jardin. Est-ce que je vous dis que c'étoit moi?

THOMAS.

C'est toi qui m'a volé mes pommes? Attends, attends. (*Colin se sauve dans les bras de M. de Favières.*) Oh! tu me le paieras.

M. ARMAND.

A la bonne heure, s'il parle de monseigneur.

M. DE FAVIÈRES.

Et s'il n'en parle pas, un louis pour sa récompense.

THOMAS.

Entends-tu Colin? Un louis!

COLIN.

Bah! Je l'aurois gardé pour rien, pour l'amour de monseigneur.

M. ARMAND.

Et pouvons-nous compter également sur la discrétion de ta femme.

THOMAS.

Ma femme? Dès qu'il y a du tripotage à se taire, vous verrez si elle jasera. Je ne sais pas tant seulement le tiers de ce que son mari devroit savoir. Allons, allons. Toi, Colin, reste ici pour empêcher qu'on ne vienne nous surprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas de monseigneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

COLIN, *ramassant son panier, et faisant un bouquet.*

Si l'on ne sait rien que de moi, l'on n'en saura guère. Mais mademoiselle Mélanie, mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Minette, M. Constantin! Ces pauvres enfans! cela me fait de la peine qu'ils ne sachent pas que leur papa est ici. Si je le disois à l'oreille à mademoiselle Minette! Elle est bien de mes amies, mademoiselle Minette! C'est la plus petite; mais c'est la plus futée. Oh oui! voilà qu'elle le diroit à mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Alexandrine à M. Constantin, M. Constantin à Gothon, Gothon à mademoiselle Mélanie, mademoiselle Mélanie à sa maman, et puis tout le monde seroit du secret. Un louis de perdu, et mes oreilles coupées! Oh! il vaut mieux faire

le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à personnne, d'abord. (*Il frappe sur sa bouche.*) Allons, te voilà clouée jusqu'à demain.

SCÈNE X.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, COLIN.

CONSTANTIN, *frappant doucement sur l'épaule de Colin.*

BONJOUR, mon ami.

ALEXANDRINE, *lui faisant profondément une révérence moqueuse.*

Je suis la très-humble servante de M. Colin.

MINETTE, *lui prenant la main d'un air d'amitié.*

Eh! bonjour, mon petit homme. (*Colin lui donne un bouquet; Minette le remercie.*)

CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Te voilà seul? (*Colin lui répond d'un signe de tête.*)

MINETTE.

Maman voudroit parler à ton père. Où est-il? (*Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de sortir.*)

ALEXANDRINE.

Te moques-tu de nous? Est-ce que tu ne sais pas parler? *Colin, sans répondre, fixe les yeux en l'air.*)

CONSTANTIN.

Mais parle donc.

ALEXANDRINE, *lui donnant un coup sur les mains.*

Ah! je t'apprendrai à faire le plaisant.

MINETTE, *retenant Alexandrine.*

Doucement, ma sœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin. (*Colin regarde Minette d'un air d'amitié.*)

CONSTANTIN, *d'un air impérieux.*

Il n'a qu'à parler, ou je le.... Est-ce qu'il est devenu muet?

ALEXANDRINE.

Ou bien sourd ?

MINETTE.

Il lui est peut-être arrivé quelque malheur, n'est-ce pas, mon ami ? (*Colin lui fait signe que non. Alors tous les enfans, excepté Minette, se jettent sur lui, le secouent, le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous ensemble:*) Oh bien ! tu parleras, tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

MINETTE, *tâchant de les écarter.*

Finissez donc, ou je vais me mettre avec lui contre vous.

ALEXANDRINE.

Le beau champion qu'il auroit là pour le défendre !

MINETTE, *à Constantin.*

Mon frère, toi qui es l'aîné, fais la finir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, et j'en aurai peut-être quelques paroles.

CONSTANTIN, *avec fierté.*

Non, je veux qu'il obéisse, quand je lui commande.

MINETTE.

Laisse-moi faire. (*à Colin.*) Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne seroit qu'un petit mot. (*Colin lui sourit; mais il lui fait signe qu'il ne parlera pas.*)

MINETTE.

Sais-tu bien que je me mettrai aussi en colère contre toi? Mais non. Tiens, Alexandrine, va chercher son père, puisque maman le demande.

ALEXANDRINE.

Oui, oui, je le dirai à Thomas, qui le fera parler, peut-être. (*Elle veut sortir, Colin lui barre le chemin, en secouant la tête.*)

CONSTANTIN, *d'un air d'autorité.*

Comment? Est-ce qu'il ose arrêter ma sœur? Attends, attends.

MINETTE, *retenant Constantin.*

Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal. — Eh bien? Colin, va donc chercher toi-même ton père, et dis-lui d'aller parler à maman. Le feras-tu? (*Colin lui fait signe qu'oui, et sort. Les enfans le suivent des yeux.*)

SCÈNE XI.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE.

ALEXANDRINE.

Il entend au moins, s'il ne parle pas.

MINETTE.

Je savois bien, moi, que j'en tirerois ce que je voudrois.

CONSTANTIN.

Il a bien fait de s'en aller. Mais il me le paiera, de ne m'avoir pas obéi. (*On voit dans l'éloignement Colin qui va*

chercher son père, et lui dit d'aller trouver les enfans. Thomas s'avance.)

MINETTE, *le voyant venir.*

Ah, bon! voici Thomas. Nous saurons ce qui est arrivé à mon petit ami.

SCÈNE XII.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, THOMAS.

(*Tous les enfans courent vers Thomas, et sautent autour de lui.*)

THOMAS.

Bonjour, mon jeune monsieur, bonjour, mes jolies demoiselles; comment vous en va-t-il aujourd'hui?

MINETTE.

Fort bien, fort bien. Mais dis-nous, qu'a donc ton fils, mon pauvre Colin?

THOMAS.

Ce qu'il a? Bon appétit, toujours.

MINETTE.

Il n'est donc pas malade ?

THOMAS.

Lui malade ?

CONSTANTIN.

Il est donc bien obstiné.

ALEXANDRINE.

Ce petit vaurien s'est moqué de nous.

MINETTE.

Ah ! quelle tête !

THOMAS.

Comment donc ?

MINETTE.

Je craignois qu'il ne fût devenu muet.

THOMAS.

Lui muet ?

ALEXANDRINE.

Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

THOMAS.

Est-il possible ? Il m'a bien étourdi de ses crialleries ce matin. Il ne tenoit qu'à moi d'avoir une belle peur.

CONSTANTIN.

Pour nous il n'a pas daigné nous dire une parole.

THOMAS, *en souriant.*

Est-il vrai? Ce petit coquin! Voyez la finesse! Il a cent fois plus d'esprit que son père.

MINETTE.

De l'esprit à ne pas parler?

THOMAS.

Dites-moi où il est allé prendre cette imagination.

ALEXANDRINE.

Que veux-tu dire?

THOMAS.

Et puis, qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis! Les enfans ont, morguienne, au temps qui court, plus d'avisement que toute leur famille.

ALEXANDRINE.

Ils sont, je crois, devenus foux tous les deux. L'un qui ne parle pas, et l'autre qui parle sans nous répondre.

THOMAS.

Oh! il savoit bien ce qu'il ne disoit pas, et je sais bien ce que je dis.

ALEXANDRINE.

Nous ne le savons guères, nous autres.

THOMAS.

Il n'y a pas grand mal. Mais où est madame ? Colin m'a dit qu'elle me demandoit.

CONSTANTIN.

Il te l'a dit ?

MINETTE.

Il parle donc ?

CONSTANTIN.

Oh bien ! s'il parle ; je vais le faire parler, moi.

ALEXANDRINE.

Allons, allons.

THOMAS.

Oui, oui, allez. Il s'est lâché dans le parc. Vous ne lui verrez seulement pas les talons. Il a des jambes, s'il n'a pas de langue. (*Constantin et Alexandrine sortent.*)

SCÈNE XIII.

MINETTE, THOMAS.

MINETTE.

O mon cher Thomas ! dis à Colin, je te prie, de parler un peu seulement pour moi. J'aime tant à causer avec lui.

THOMAS.

Oui, oui laissez-moi faire. Je lui parlerai, il vous parlera, et nous nous parlerons tous bientôt.

MINETTE.

Bon ! bon ! Je vais courir après mon frère et ma sœur, pour empêcher qu'on ne le tourmente. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

THOMAS, *seul.*

J'AI bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auroient tant houspillé, qu'ils lui auroient fait dire son secret. Avez-vous jamais rien vu de si malin, pourtant ? Ne pas parler de peur de rien dire. On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici madame avec mademoiselle Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un homme et son secret aux prises avec deux femmes ; il y a là de quoi batailler.

SCÈNE XV.

Mme. DE FAVIÈRES, MÉLANIE, THOMAS.

Mme. DE FAVIÈRES.

EH bien ! Thomas, il faut donc que je vienne te chercher ? Il y a une heure que je t'ai fait appeler par mes enfans.

THOMAS.

Eh oui, madame, je courois aussi près de vous.

Mme. DE FAVIÈRES.

C'est qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il desireroit en faire aujourd'hui une répétition générale. C'est peut-être pour adoucir mes ennuis; mais il m'assure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée, qui semble encore rapprocher son retour. . . .

THOMAS.

Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez-vous... (*En se détournant.*) Chut! Qu'allois-tu dire toi-même, Thomas?

Mme. DE FAVIÈRES.

Est-ce que tu aurois appris de ses nouvelles?

THOMAS.

Pardienne oui, de ses nouvelles? C'est bien plus sûr encore ce que je sais. (*A part.*) Où diantre me suis-je enfourné?

MÉLANIE.

Que veux-tu dire, Thomas? explique-toi.

THOMAS.

C'est que.... tenez, comprenez-vous?... Quand le marché est fini, je reviens à grands pas vers notre ménage: encore n'ai-je pas une femme comme vous, madame, ni une fille comme mademoiselle Mélanie. (*A part.*) Peste! ce n'est pas mal s'en tirer, je crois. (*Haut.*) Ainsi, par semblance du cas, je vois que monseigneur galoppe vers ici. C'est clair ça: demandez.

Mme. DE FAVIÈRES.

Ah! quand viendra cet heureux moment, où je pourrai le presser contre mon sein, et le retenir dans mes bras?

THOMAS.

Que sait-on? Je vais toujours me dépêcher. Ça le poussera peut-être. Si chaque coup de mon rateau étoit un coup de fouet pour son cheval! Je ne ménagerois pas non plus celui de votre fiancé, mademoiselle Mélanie. (*Mélanie sourit.*)

Mme. DE FAVIÈRES.

Voilà qui est fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

THOMAS.

C'est que j'ai de la peine de vous voir triste. Vous êtes comme des fleurs après une ondée du printemps, belle à travers les larmes. Viendra un jour de soleil qui séchera tout ça, et qui vous rendra plus belle encore. Allons, de la joie, de la joie ! Voici M. Armand qui semble bien joyeux, lui.

SCÈNE XVI.

Mme. DE FAVIÈRES, MÉLANIE, M. ARMAND, THOMAS.

M. ARMAND.

TOUT va bien, madame. J'ai envoyé rassembler les jeunes filles et les jeunes garçons du village qui doivent figurer dans notre fête : elle est prête à commencer. Je fus très-satisfait hier de l'ordre et de

la précision qu'ils mirent dans leurs exercices, et j'espère que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire, si vous nous faites l'honneur d'y assister.

Mme. DE FAVIÈRES.

Je ne me priverai point assurément d'un si doux plaisir. Je m'en promets beaucoup à vous rendre ce témoignage de la satisfaction que j'ai de votre zèle, de votre intelligence et de votre activité.

M. ARMAND.

Je ne pouvois, madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'étois-je pas déjà payé de mes soins, par l'idée de seconder vos vues, et de prévenir celle de votre époux ? Il auroit été fâché qu'un événement si heureux pour ses vassaux n'eût pas été célébré d'une manière qui le fixât pour jamais dans leur souvenir.

Mme. DE FAVIÈRES.

Oui, voilà bien son noble caractère. Aussi, quelle douce idée je me fais de sa surprise et de sa satisfaction !

THOMAS.

Il ne sera peut-être pas le plus surpris, ni le plus content de l'aventure. (*M. Armand fait à Thomas un signe de silence.*)

Mme. DE FAVIÈRES.

Que veux-tu dire, Thomas?

THOMAS, *embarrassé.*

Oh! c'est que... c'est que d'abord pour la surprise, je me doute que vous serez bien surprise, vous, de le revoir frais et gaillard, tout rebondi de santé, de gloire et de plaisir. Mademoiselle Mélanie sera bien surprise aussi de revoir son jeune fiancé. Je parierois ma bêche contre une de vos épingles, qu'elle en rougira comme une fraise. Nous serons vraiemeut bien plus surpris encore, nous autres; car un bon seigneur, ça surprend toujours.

M. ARMAND.

Ah! madame, que ce seroit un spectacle bien doux pour votre cœur, de voir l'impatience avec laquelle on l'attend! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empresse à me ques-

tionner sur son arrivée. Je crois entendre une nombreuse famille me demander son père, son frère, son fils, son mari. Vous verriez les femmes, et jusqu'aux plus petits enfans tresser des guirlandes, et les porter aux pieds de la statue que vous lui avez élevée dans le jardin. Imaginez quelle sera leur joie, lorsqu'ils le reverront lui-même.

Mme. DE FAVIÈRES.

Je conçois leurs transports par les miens. Mais quand reviendra-t-il ? Je tremblerai toujours jusqu'à ce que je le revoie.

M. ARMAND.

D'où naîtroit vos frayeurs ! Ce n'est plus le temps où la soif qu'il a de la gloire pouvoit l'exposer à des dangers.

MÉLANIE.

Ah ! maman, vous rappellez-vous ces jours cruels, où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques ? Il nous sembloit voir son nom dans toutes les listes des morts et des blessés.

M. ARMAND.

Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'espérance. Une paix heureuse ne nous laisse plus aucun sujet d'alarmes.

Mme. DE FAVIÈRES.

Oui, je la bénis cette paix céleste, je la bénis au nom de toutes les mères, de toutes les épouses.

THOMAS.

Et moi, au nom de tous les jardiniers. Ah! si vous aviez roulé comme moi, votre corps dans le monde! Tenez, pendant la dernière guerre d'Allemagne, j'y servois.... dans un jardin. Il vint de ces maudits houzards. Au bout d'une heure, il n'y avoit pas une seule haie sur pied dans tout le pays. Les Amours, les Jupiter, les Hercule, il vous les prenoient par le nez, et leur faisoient lever les jambes en l'air. Tous ces dieux-là auroient encore pu s'en aller au diable; mais mes pauvres asperges! mes pauvres melons! ça me fendoit le cœur. Je n'étois pourtant que garçon de jardin. Aujour-

d'hui que je suis jardinier en chef, figurez-vous si cela m'étoit arrivé! Je me serois jeté la tête la première dans mon puisard. Mais allons, nargue à ces démoniaques! Nous avons la paix. De la joie! de la joie! Venez, monsieur Armand, nous allons arranger tout ça. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XVII.

Mme. DE FAVIÈRES, MÉLANIE.

Mme. DE FAVIÈRES.

La gaîté du brave Thomas vient de se communiquer à mon ame. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne sens plus que la douce émotion de l'espérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce; nous allons bientôt le revoir.

MÉLANIE.

Hélas! maman, je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée

flatteuse, et chaque jour elle s'évanouit.

Mme. DE FAVIÈRES.

Nos murmures contre le ciel sont presque toujours injustes. Combien je maudissois cette guerre cruelle, lorsqu'elle vint m'arracher mon époux! Eh bien! la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'est acquise dans son expédition des Indes, chargé de la reconnoissance de ses concitoyens, dont il a protégé le commerce sur ces mers. Il revient, lorsque sa présence est le plus nécessaire pour l'éducation de ses enfans. Il ramène avec lui l'époux que ton choix et le nôtre te destinent. Et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte absence? Ah! ma fille, combien de femmes sur la terre envient aujourd'hui notre sort!

MÉLANIE.

Oui, maman, je suis une folle; mais vos bontés m'ont jusqu'à présent rendue si heureuse, que je ne puis supporter la moindre altération de mon bonheur.

Mme. DE FAVIÈRES.

Embrasse-moi, ma fille, et laisse reprendre à ta figure sa gaîté naturelle. Elle te sied si bien ! N'allons pas empoisonner, par un air d'inquiétude, le plaisir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCÈNE XVIII.

Mme. DE FAVIÈRES, MÉLANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, MATHURIN.

MINETTE, *courant vers sa mère.*

MAMAN, maman, c'est le bon Mathurin que je vous amène.

ALEXANDRINE, *qui la suit.*

Le voici, le voici ! (*On voit Mathurin qui arrive, soutenu d'une main sur un bâton, et de l'autre sur Constantin. En appercevant madame de Favières, il veut doubler le pas ; il chan-*

cèle. Madame de Favières et Mélanie s'avancent vers lui.)

CONSTANTIN.

Appuie-toi plus fort sur mon épaule. Va, tu ne me fais pas de mal.

MÉLANIE.

Doucement, mon cher Mathurin.

Mme. DE FAVIÈRES.

Prends bien garde de ne pas tomber.

MATHURIN.

Madame, on est venu chercher nos enfans dans le village, avec leurs habits de fête. Est-ce que monseigneur seroit arrivé? Je ne me le pardonnerois pas.

Mme. DE FAVIÈRES.

Non, mon ami; nous l'attendons encore.

MATHURIN.

Ah! tant mieux. Et par où doit-il venir, dites-le moi? J'ai la tête assez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même temps.

Mme. DE FAVIÈRES.

Comment? est-ce que tu voudrois aller à sa rencontre, foible comme tu l'es?

MATHURIN, *avec vivacité.*

Si je le veux? Quoi! je resterois ici à l'attendre, quand il a couru toute sa vie au-devant de mes besoins? Je me ferois plutôt porter par mes enfans.

MÉLANIE.

Non, Mathurin; mon papa te sauroit mauvais gré, je t'assure, de t'exposer à cette fatigue.

MATHURIN.

Quand ce ne seroit pas pour lui, ce seroit pour moi. J'ai besoin de le voir. Il est comme le soleil, qui ragaillardit ma vieillesse.

Mme. DE FAVIÈRES.

Mais, mon ami, à ton âge....

MATHURIN.

Mon âge fait que je lui ai plus d'obligation que les jeunes. Madame, je le connois depuis plus long-temps que vous. Combien de fois je l'ai mis à che-

val sur ce bâton que voilà ! Il n'étoit pas si grand que M. Constantin, qu'il étoit déjà mon bienfaiteur. J'étois pauvre alors, et lui, il n'avoit que l'argent de ses plaisirs. Eh bien ! il trouvoit encore le secret de me tirer de peine. J'avois beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il savoit en deviner plus que je ne lui en cachois. Dès qu'il put disposer de ses biens, il me fit présent de la chaumière que j'habite, et de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnoit ma femme, il ajoutoit, lui, de quoi le nourrir. Graces à sa bonté, je me suis vu en état de les élever tous, et de les établir dans l'aisance. Aussi je les regarde comme faisant sa famille autant que la mienne, et je n'en trouve que plus de plaisir à les aimer.

Mme. DE FAVIÈRES.

Tu sais aussi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement ? Il est peu de ses lettres où il ne demande de tes nouvelles.

MATHURIN, *avec transport.*

Est-il vrai? Mais oui, je le crois. Ecoutez donc, il me le doit, au moins. Il a fait du bien à beaucoup de gens dans sa terre; il a relevé leurs chaumières renversées par l'orage; il leur a fourni du grain dans de mauvaises années; il a payé la taille pour eux : je veux qu'ils le bénissent, qu'ils le révèrent; mais je mourrois de chagrin si je savois qu'après sa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là, c'est encore pour vous, madame, et pour vous aussi, mademoiselle. *(Madame de Favières et Mélanie lui font des amitiés.)*

LES ENFANS, *sautant autour de lui.*

Et nous, Mathurin?

MATHURIN.

Il faut bien que je vous aime, vous êtes ses enfans. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

MINETTE.

Nous, te faire fâcher?

MATHURIN.

MATHURIN.

Oui ; vous avez pour moi trop de soins, cela m'impatiente. On diroit que je suis si vieux, si vieux!

MINETTE.

Oh que non! tu es bien gaillard encore. Tiens, je veux t'arranger en petit-maître. Voici mon bouquet, je vais le mettre à ta boutonnière.

ALEXANDRINE.

Donne-moi ton chapeau, que j'y passe un ruban.

CONSTANTIN, *se levant sur le bout de ses pieds pour atteindre à son oreille.*

Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

MATHURIN.

O chères petites créatures! vous êtes tout cœur, comme votre père. Venez, venez que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez....

Mme. DE FAVIÈRES.

C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes yeux que de voir mes enfans

dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence et de la vertu. (*Les enfans se jettent dans les bras de Mathurin, qui les embrasse et les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique.*)

MATHURIN, *se relevant avec vivacité.*

Qu'est-ce que j'entends ? Seroit-ce monseigneur ?

MÉLANIE.

Ah ! plût au ciel !

Mme. DE FAVIÈRES.

Non, mon ami, ce sont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur fête.

MATHURIN.

Oh ! je veux la voir. J'y figurois autrefois. A peine aujourd'hui pourrois-je la suivre. Permettez que j'aille me poster au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance. Nous étions alors du même âge. Il est à présent bien plus jeune que moi.

Mme. DE FAVIÈRES.

Non, Mathurin, je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

MÉLANIE.

Oui, entre nous deux.

MATHURIN.

Moi, madame, me faire cet honneur aux yeux de tout le village!

Mme. DE FAVIÈRES.

Eh! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exemple, à respecter la viellesse et la probité? Viens, mon ami. (*Madame de Favières et Mélanie le conduisent vers un banc de verdure, et le font asseoir au milieu d'elles. Alexandrine et Minette arrangent ses habits. Constantin assure son bâton pour le soutenir.*)

MATHURIN, *en essuyant ses yeux.*

Pourvu que je n'aille pas mourir de joie avant l'arrivée de monseigneur! (*On voit entrer des deux côtés de la scène de jeunes garçons et de jeunes filles qui*

viennent se réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs, des gerbes, des pampres de vigne; les jeunes filles, des agneaux, des tourterelles, et des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des ménétriers du village. A la suite de la marche, s'élève un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lis. La troupe, après avoir défilé devant le banc où madame de Favières est assise avec ses enfans et Mathurin, porte les présens sur un gradin placé derrière l'olivier, tandis que les ménétriers se rangent sur un côté de la scène, en face du banc. La ronde commence autour de l'arbre, au son du tambourin et du galoubé.)

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

AIR du tambourin des Vendangeurs : *Pour animer nos chansons.*

Allons, joyeux tambourin,
Amis en cadence; (*bis en chœur.*)
La Paix, sur un gai refrein,
Veut mener la danse. (*bis en chœur.*)

UN JEUNE GARÇON.

AIR : *Soleil, soleil, brillant soleil.*

O Paix! ô Paix! ô douce Paix!
Tu viens essuyer nos larmes :
O Paix! ô Paix! ô douce Paix!
Vois les heureux que tu fais.
La guerre à nous opprimer
Avoit excité nos armes;
Toi, du besoin de s'aimer,
Tu nous fais sentir les charmes.
O Paix! etc.

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

Anglois, voici notre main,
Jetez là vos lances; (*bis en chœur.*)
Et sous des flots de bon vin,
Noyons nos vengeances. (*bis en chœur.*)

UN VIGNERON.

AIR : *Je ris, je bois.*

Qu'il vienne un fier ennemi,
Me présenter son défi;
Je veux, armé d'un plein verre,
Coucher mon héros par terre.
La Paix! la Paix!
Pour sa fête, buvons frais.

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

Pourquoi d'un fer assassin
S'entr'ouvrir la panse, (*bis en chœur.*)
Lorsqu'on peut, dans un festin,
Crever de bombance? (*bis en chœur.*)

UNE JEUNE FILLE.

AIR des Vendangeurs: *C'est donc demain que j'obtiens ma Lisette.*

Lento.

Les yeux en pleurs, et dans nos champs seulettes,
Par nos soupirs nous appellions la paix.
La Paix! la Paix!

Allegro.

Elle a déjà réveillé nos musettes,
Et les plaisirs sont les premiers bienfaits.

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

Allons gai, mon tambourin,
Pressons la cadence. (*bis en chœur.*)
Vive en éternel refrein
Louis et la France! (*bis en chœur.*)

(*La ronde finie, les jeunes gens vont prendre des Bouquets, et les apportent à madame de Favières, à Mélanie, aux enfans et à Mathurin.*)

Mme. DE FAVIÈRES.

O mes amis ! je suis pénétrée de votre joie. Que ne donnerois-je pas en ce moment, pour la voir partager à mon digne époux !

MINETTE.

Ah ! maman, s'il étoit ici ! N'est-ce pas, Mathurin ?

MATHURIN.

Je crois que j'oublierois ma vieillesse, pour danser de plaisir. (*Au même instant on entend le bruit d'une marche guerrière. La toile se lève ; on voit sur un piédestal M. de Favières en habit algérien, mais sans turban sur la tête. Son gendre est à sa droite dans le même déguisement. A sa gauche est M. Armand ; et du même côté, Thomas, Fanchon et Colin. Tout le jardin est illuminé. On apperçoit sur la terrasse des groupes de paysans, mêlés de matelots en habit algérien. Les enfans se regardent tout ébahis. Constantin s'approche le premier, fixe un instant M. de Favières, le reconnoît, et s'écrie :*) Eh ! c'est mon papa !

ALEXANDRINE ET MINETTE, *qui le suivent.*

Oh! c'est lui! c'est lui! (*madame de Favières, Mélanie et Mathurin se lèvent à ces cris, balancent un moment, et accourent. L'habit algérien de M. de Favières, et celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds, et les laissent voir en habit d'uniforme de marine. M. de Favières s'élance le premier du piédestal, et se précipite dans les bras de sa femme et de sa fille, qu'il embrasse tour-à-tour.*)

Mme. DE FAVIÈRES.

O cher époux!

MÉLANIE.

Mon père!

LES ENFANS, *le tirant par son habit.*

Mon papa! mon papa! embrassez-nous donc; c'est bien notre tour, je crois.

M. DE FAVIÈRES.

Je voudrois vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfans!

Mme. DE FAVIÈRES.

Nous sommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguisement ?

M. DE FAVIÈRES, *présentant M. de Bléville.*

Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure : ma femme, je le livre à ta vengeance. (*M. de Bléville baise la main de madame de Favières.*) Sans le coup brillant qu'il a fait, je n'aurois pas songé à cette folie ; j'ai voulu vous le montrer dans son habit de victoire : je vous raconterai ses exploits. Ma fille, je te donne un jeune héros.

M. DE BLÉVILLE.

J'étois animé par votre présence ; et je ne voulois me présenter à mademoiselle qu'après une action qui me rendît moins indigne de ses bontés. (*Il baise la main de Mélanie, qui lui sourit en rougissant.*)

M. DE FAVIÈRES, *se tournant vers Mathurin.*

Mais, ne vois-je pas là mon vieux ami? (*Il court à Mathurin, et l'embrasse.*)

MATHURIN.

Je ne pouvois parler, tant j'étois ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon seigneur; je puis mourir aujourd'hui, je mourrai content.

M. DE FAVIÈRES.

Non, mon cher Mathurin, tu vivras. Je veux que ce jour te rajeunisse de dix années. Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus. Il n'est point dans le village un plus honnête homme, et notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs, c'est dans les jours de fête de la patrie, qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais services. (*Il se tourne vers les autres paysans.*) Et vous, mes enfans, que je me réjouis de vous voir! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien

que j'aurois desiré ; la paix va m'en fournir les moyens. Ne songeons qu'à nous rendre tous heureux les uns les autres. Vous me prouverez votre reconnoissance par votre bonheur. (*Un cri général s'élève.*) Ah! le bon seigneur que nous avons! — Qu'il vive! qu'il vive! Vive notre bon seigneur!

M. DE FAVIÈRES, *attendri.*

Et vous aussi, mes enfans, vivez tous heureux ; et pour cela, prenons de la joie. J'ai reçu votre fête, je veux vous rendre la mienne : nous ne manquerons pas de rafraîchissemens ; tout est préparé.

M. ARMAND.

Madame, nous voulions surprendre M. de Favières, mais il est plus alerte que nous.

THOMAS.

Ouf! on ne peut pas être plus discret que moi, toujours.

COLIN.

Et moi donc, mon père?

MINETTE.

Ah! tu parles à présent?

FANCHON.

Oui, vantez-vous bien, vous autres. Je crois pourtant que personne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée; car je n'ai que ce mot à dire, et je suis la dernière à parler. (*Les paysans, au signal de M. de Favières, prennent Mathurin dans leurs bras, et le portent sur le gradin placé derrière l'olivier. Une danse générale commence autour de lui. M. de Favières s'y joint avec toute sa famille, au son d'une musique guerrière, interrompue à certains intervalles, par le tambourin et le galoubé.*)

LA

LA GUERRE ET LA PAIX.

Monsieur de Favières, encore agité des douces émotions de la journée, ne put fermer l'œil que vers le milieu de la nuit : mais alors un sommeil profond, égayé par des songes gracieux, vint le délasser des fatigues de son voyage, et calmer le tumulte de ses esprits. Le lendemain, ses premiers regards rencontrèrent ceux de ses enfans, qui, debout en silence autour de son lit, attendoient le moment de son réveil. Il reçut leurs aimables caresses, les embrassa tendrement; et s'étant habillé à la hâte, il descendit avec eux dans le jardin.

La sérénité du jour, dans une saison si nébuleuse pour les autres climats, le plaisir de revoir des lieux qu'il avoit cultivés de ses mains, la joie de se retrouver au sein de sa famille, après en avoir été si long-temps séparé, jusqu'au souvenir même des traverses qu'il avoit

essuyées pendant sa vie, tout mettoit son cœur dans un état d'épanchement, dont ses enfans profitèrent pour lui faire mille questions ingénues.

Il leur raconta ses longs voyages aux extrémités du monde, les tempêtes qui l'avoient assailli, et les expéditions périlleuses où il s'étoit signalé. Il se plaisoit à leur peindre, tantôt les solitudes profondes qu'il avoit pénétrées, tantôt les peuplades nombreuses dont il avoit observé, dans ses passages, les coutumes, les mœurs et le caractère.

Il étudioit avec soin, pendant ce récit, tous les sentimens que ces divers circonstances imprimoient tour-à-tour sur leur physionomie. Au moindre détail des dangers qu'il avoit courus, il sentoit ses genoux tendrement pressés par les deux petites filles : il leur échappoit des soupirs, et leurs yeux se mouilloient de larmes, tandis qu'un rayon d'audace et de joie, éclatoit sur les traits de Constantin. C'étoit sur-tout lorsqu'il entendoit raconter quelque action belliqueuse,

qu'on voyoit s'enfler sa poitrine, et ses regards s'enflammer.

O mon papa! s'écria-t-il enfin, si j'étois déjà grand, que j'aimerois la guerre, pour me distinguer à mon tour, comme vous!

M. DE FAVIÈRES.

Voilà un souhait bien cruel que tu formes là, mon ami.

CONSTANTIN.

Quoi donc, n'est-ce pas au métier des armes que vous me destinez?

M. DE FAVIÈRES.

Il est vrai, mon fils.

CONSTANTIN.

Et ce métier n'est-il pas nécessaire?

M. DE FAVIÈRES.

Hélas! oui, malheureusement. Il en est d'un empire comme du corps humain. L'un et l'autre sont sujets à des maladies intérieures, et à des accidens étrangers. Le médecin vieille sur le corps de l'homme, pour prévenir les désordres qui pourroient survenir en lui par la fermentation de ses humeurs, ou pour le guérir des maux

qu'il reçoit au dehors par des atteintes nuisibles. De même le guerrier veille sur le corps de l'état, soit pour arrêter les séditions qui s'éléveroient dans son sein, soit pour repousser les attaques de ses voisins ambitieux.

CONSTANTIN.

Mais si mon métier est nécessaire, ne dois-je pas desirer de l'exercer ?

M. DE FAVIÈRES.

Que dirois-tu d'un médecin qui, pour avoir plus d'occasion de pratiquer son art, desireroit qu'une maladie dangereuse attaquât tous ses concitoyens ?

MINETTE.

O mon papa! il seroit bien méchant.

M. DE FAVIÈRES.

Que dois-je donc penser de celui qui, pour satisfaire un mouvement d'orgueil ou d'ambition, appelle, par ses vœux, un fléau destructeur pour sa patrie.

ALEXANDRINE.

Là, voyons, mon frère, qu'as-tu à répondre ?

CONSTANTIN.

C'est pourtant une belle chose que la guerre, quand on est roi!

M. DE FAVIÈRES.

En quoi la trouve-tu si belle?

CONSTANTIN.

C'est que d'abord on peut se rendre plus puissant.

M. DE FAVIÈRES.

Quand ce moyen de le devenir seroit juste, crois-tu qu'il soit bien certain? Figurez-vous, mes enfans, que les terres situées autour de la mienne forment de petits états, dont les seigneurs sont autant de souverains indépendans.

ALEXANDRINE.

Oui, comme les rois de France et d'Angleterre; comprends-tu Minette?

MINETTE.

Ne t'en inquiète pas, ma sœur; j'entends à merveille. Eh bien! mon papa?

M. DE FAVIÈRES.

Si je fais prendre les armes à mes vassaux pour enlever un champ au seigneur de la terre voisine, n'armera-t-il

pas les siens pour se défendre, ou même pour envahir à son tour quelque partie de mon domaine?

MINETTE.

C'est tout naturel.

M. DE FAVIÈRES.

Me voilà donc plongé dans des inquiétudes continuelles, toujours occupé à méditer des surprises, ou à me garantir de celles de mon ennemi, craignant sans cesse de voir se réunir contre moi tous mes voisins, pour arrêter mes conquêtes, si je suis victorieux; ou pour se partager mes dépouilles, si je succombe.

CONSTANTIN.

Et la gloire que vous pourriez acquérir, en vous distinguant par votre valeur?

M. DE FAVIÈRES.

Fort bien. Pour acquérir cette gloire imaginaire, j'irai compromettre le repos, les biens et la vie de ceux que je dois regarder comme mes enfans. D'ailleurs, mon rival pourroit se montrer encore

plus habile que moi. Qu'aurois-je alors gagné à mon entreprise ?

CONSTANTIN.

Ce seroit à vous de former une troupe si nombreuse et si bien disciplinée, que vous fussiez sûr de la victoire.

M. DE FAVIÈRES.

Je pourrois toujours te répondre que mon voisin chercheroit sans doute, de son côté, à prendre les mêmes avantages, qu'il seroit peut-être plus heureux, et qu'il pourroit m'en coûter cher, d'avoir réveillé en lui cette ardeur guerrière. Mais je veux que la fortune me favorise et que la guerre étende mes possessions, ces conquêtes seront peut-être elles-mêmes la cause de ma ruine.

CONSTANTIN.

Comment donc, mon papa? Il me semble qu'elles ne serviroient qu'à vous enrichir. Avec une plus grande terre, vous auriez bien plus de revenu.

M. DE FAVIÈRES.

Eh, mon ami! ce n'est pas de la me-

sure du sol que dépend la récolte ; c'est du soin qu'on donne à sa culture.

ALEXANDRINE.

Sûrement ; voyez ces landes de M. de Bernay, qui sont de l'autre côté du grand chemin ; je ne donnerois pas en échange un quart de notre verger.

MINETTE.

Je le crois bien. Elles ne produisent que des épines ; et notre verger rapporte de si beaux fruits !

CONSTANTIN.

Mais qui vous empêcheroit de cultiver ces terres que vous auriez conquises ?

M. DE FAVIÈRES.

Si j'ai perdu, par la guerre, une partie de mes vassaux, si les mains des autres sont employées à manier les armes, de qui me servirai-je pour labourer mes champs ? J'aurai cependant à faire subsister, dans l'intervalle, ces hommes arrachés à l'agriculture, et que j'exerce encore à la détruire. Pour les nourrir, il faudra que j'épuise le petit nombre de

ceux qui resteront occupés à des travaux utiles. Si je les foule, ils quitteront leur patrie pour aller s'établir sous un maître plus pacifique et plus humain. Je n'aurai donc plus autour de moi que des bras armés, qui, au moindre mécontentement, se tourneront contre ma tête.

CONSTANTIN.

Il est vrai que notre précepteur m'en a déjà fait remarquer plusieurs exemples dans l'histoire.

M. DE FAVIÈRES.

Supposons maintenant qu'au lieu d'inquiéter mes voisins, je travaille à me les attacher par les liens d'un commerce également avantageux pour nos peuples, et par mon attention à prévenir tout ce qui pourroit amener entre nous les plus légères divisions, tandis que j'encourage dans l'intérieur les progrès de l'agriculture et de l'industrie, et que je fais goûter à mes sujets les douceurs de l'aisance, les jouissances des arts, et la sécurité d'un gouvernement juste et modéré; ne serai-je pas alors plus heureux moi-même par

le bonheur de tout ce qui m'environne, que par l'orgueil de mes conquêtes? et mon empire ne sera-t-il pas établi sur des fondemens plus solides, que si j'avois étendu ses limites pour l'affoiblir?

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, vous compariez tout-à-l'heure un royaume au corps humain. Notre corps prend de nouvelles forces à mesure qu'il grandit: un royaume devroit donc aussi devenir plus puissant, à proportion qu'il s'accroît?

M. DE FAVIÈRES.

Il le deviendroit sans doute, mon fils, si ces accroissemens se faisoient comme dans la nature, par une marche lente et mesurée, et non par de brusques révolutions.

ALEXANDRINE.

Expliquez-nous cela, mon papa, je vous prie.

M. DE FAVIÈRES.

Je puis vous le rendre sensible par un trait tiré de ton histoire, Constantin.

CONSTANTIN.

De mon histoire ? Je ne la croyois pas encore bonne à citer.

M. DE FAVIÈRES.

Te souviens-tu de ce morceau de gâteau que tu enlevas l'autre jour à ta sœur? Qui te portoit à cette injustice ?

CONSTANTIN.

C'est qu'il me paroissoit injuste à moi-même qu'une petite fille eût une portion presque aussi grande que la mienne.

MINETTE.

Voyez donc le grand homme !

M. DE FAVIÈRES.

Voilà en effet le prétexte de tous les conquérans. Mais qu'en arriva-t-il ? tu ne l'as sûrement pas oublié. Les alimens étant destinés à fortifier l'homme, il semble d'abord que plus il prendroit de nourriture, plus il devroit être vigoureux ; comme un prince, en acquérant de plus grandes possessions, sembleroit devoir devenir plus puissant. Mais l'administration d'un empire, ainsi que l'opération de notre estomac, se trouble et s'em-

barrasse pour être trop surchargée. En te contentant de la portion que j'avois jugée suffisante pour toi, cet aliment bien digéré, t'auroit donné de la vigueur. Ce que ton avidité te fit prendre au-delà de tes besoins, au lieu de te fortifier, te jeta dans un état de foiblesse. Si ta sœur, usant de la violence que tu lui avois donné le droit d'exercer à son tour, étoit venue, en ce moment, t'enlever aussi ce que tu possèdes, toute petite qu'elle est, tu n'aurois pas eu la force de te défendre contre elle.

MINETTE.

Je le sentois bien ; mais c'est que j'eus pitié de lui.

M. DE FAVIÈRES.

Les conquérans avides ne sont pas ordinairement si généreux envers leurs rivaux. Eh ! s'ils l'étoient seulement envers leurs propres sujets, comment pourroient-ils penser, sans frémir, au nombre de victimes qu'ils vont sacrifier dans le premier jour de bataille à leur vengeance ou à leur ambition? Je voudrois qu'à

qu'à la veille d'entreprendre une guerre, on suspendît dans leur conseil un tableau qui en représentât toutes les horreurs; que l'esprit continuellement frappé de ces terribles objets, ils entendissent, dans la solitude de la nuit, les hurlemens des blessés qui leur reprochent leurs souffrances, les cris de désespoir des mères et des épouses qui les accablent de malédictions, les clameurs de tout un peuple affamé qui leur demande du pain. Leur ame se laisse quelquefois attendrir à d'injustes sollicitations pour accorder la grace d'un coupable; et ils signent, sans pitié, l'arrêt d'une mort sanglante pour des milliers d'hommes innocens. Un roi sage emploie des années à méditer des projets utiles, qui favorisent dans quelques parties de ses états la culture, le commerce, ou la population; un siècle souvent s'écoule à les exécuter; et eux, par la résolution précipitée d'un jour, ils dépeuplent leurs plus belles provinces, arrêtent les travaux des campagnes, renversent les manufactures,

arrachent au pauvre sa subsistance, en lui ôtant son travail, portent dans toutes les familles les alarmes ou la désolation, bouleversent leur royaume entier, et l'épuisent de ses richesses.

CONSTANTIN.

Cependant, mon papa, l'on disoit l'autre jour qu'il s'étoit fait, à Marseille, des fortunes considérables pendant la guerre.

M. DE FAVIÈRES.

Eh! mon ami, voilà encore un mal de plus qu'elle produit. Sans parler des haines que l'inégalité des richesses sème entre les habitans d'une même ville, ces fortunes énormes enfantent un luxe qui porte la corruption des mœurs à son dernier degré. Le faste dont il s'environne, les jouissances qu'il procure, la considération honteuse qu'on n'ose lui refuser, engagent ceux de la même classe qui sont moins riches, à l'afficher avec la même indécence, soit pour satisfaire leur orgueil, soit pour animer leur crédit. Ils emploient leurs richesses réelles à le sou-

tenir, dans l'espoir des richesses imaginaires qu'ils se promettent. Pressés par la crainte prochaine de leur ruine, s'ils ne se hâtent de la prévenir par des moyens violens, ils forment les entreprises les plus hasardeuses, dans lesquelles ils exposent non-seulement ce qu'ils possèdent, mais encore la fortune de ceux qu'ils savent y intéresser par l'appât d'un gain trompeur. Leur chûte enfin se déclare; mais cet exemple terrible n'intimide point la cupidité, qui se flatte d'un succès plus heureux, en y employant plus d'artifices et de mauvaise foi. Dès que la probité cesse de régner, la confiance s'éteint; et le commerce périt par l'excès des richesses qu'il a produites.

CONSTANTIN.

Mais si l'Etat s'enrichissoit par la paix, n'auroit-on pas toujours le même malheur à craindre?

M. DE FAVIÈRES.

Non, mon fils. Ce sont les fortunes rapides qui enivrent leurs possesseurs,

et qui leur en font faire une usage si insensé. Les richesses acquises dans le cours ordinaire du commerce, sont le fruit d'un travail de plusieurs années. On ne prodigue point légèrement le fruit de ses longues sueurs : on le réserve pour être la récompense de son activité dans le délassement de la vieillesse. Les fortunes sont d'ailleurs plus égales ; et tout le monde est riche, sans que personne soit opulent. L'Etat ayant moins de besoins dans le calme dont il jouit, n'est plus obligé de fouler le laboureur. Il s'empresse au contraire de l'encourager, soit pour fournir au négociant les fruits qu'il lui demande, soit pour nourrir les étrangers qui viennent de toutes parts se jeter dans son sein. Un empire ainsi fortifié dans l'agriculture et dans le commerce, devient imposant, même par son repos. Ses voisins craignent sa puissance ; et au lieu de l'attaquer dans une guerre trop inégale pour eux, ils cherchent à le ménager, en établissant avec lui des relations nouvelles. Ces besoins rapprochent

les peuples, éteignent les haines nationales, inspirent des sentimens de concorde et d'union. Le prince n'a plus à s'occuper que du soin de prévenir les abus; et il trouve des secours dans l'accroissement naturel des lumières. La législation perfectionnée, fait naître l'ordre et la justice. Ces principes passent des particuliers aux gouvernemens mêmes. La raison s'établit entre les empires. Les arts, les sciences et le commerce sont comme des ponts jetés de l'un à l'autre, sur lesquels la paix et l'abondance se promènent sans cesse pour veiller au bonheur des nations qu'elles ont réunies.

CONSTANTIN.

Mais s'il n'y a plus de guerre, les soldats sont inutiles, et me voilà déjà réformé.

M. DE FAVIÈRES.

Non, mon fils; un Etat sans défense seroit trop exposé, par sa richesse même, aux attaques de ses voisins. Il doit former des troupes dans la paix, s'il veut n'en

avoir pas besoin pour la guerre. Mais au lieu de les voir s'énerver dans le libertinage et l'oisiveté, il leur assignera des travaux capables de les occuper utilement, et d'entretenir leur vigueur. Elles remplaceront, dans les corvées publiques, le laboureur, qui n'abandonnera point sa charrue. Un lien de plus les unira à leur pays par l'attachement qu'on a pour l'ouvrage de ses mains, et le noble orgueil qu'on sentiroit à le défendre. L'officier chargé de conduire leurs bras, ne verroit plus, à la vérité, son nom dans des relations passagères, pour des exploits subordonnés que l'Histoire néglige de recueillir; mais il le graveroit sur une colonne, au pied de la montagne qu'il auroit applanie, sur le bord d'un canal ou d'un port qu'il auroit creusé, à l'ouverture d'un pont qu'il auroit construit. Le voyageur viendroit du fond de l'Europe contempler la hardiesse et la magnificence de ses travaux, ses concitoyens en béniroient les avantages, et la postérité la plus reculée en admireroit la soli-

dité. Son habit ne réveilleroit plus des idées de meurtre ; il exciteroit la reconnoissance qu'on doit à ses bienfaiteurs, et le respect commandé par le génie. Les momens de son loisir seroient employés à étendre les sciences qu'il auroit cultivées, à éclairer le gouvernement par ses observations sur l'état des différentes provinces qu'il auroit parcourues, l'homme enfin, par l'étude qu'il en auroit faite, en vivant au milieu de toutes les conditions. Retiré dans ses terres, pour y jouir de l'honneur et du souvenir d'une vie utile, son activité se ranimeroit encore pour la culture. J'ose me proposer pour exemple. Je puis avoir rendu quelques services à mon prince par ma valeur ; mais je suis bien plus fier du bien que je crois avoir fait à ma patrie, en cultivant l'héritage de mes pères, et en vous donnant une bonne éducation. Je tâcherai d'expier le mal involontaire que j'ai fait à l'humanité, en soulageant mes vassaux dans leurs peines ; et je ne mourrai pas sans avoir rempli, jusqu'au tombeau, les devoirs d'un bon citoyen.

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, ce que vous dites est si sensible ; pourquoi tous les hommes n'en sont-ils pas frappés comme vous ?

M. DE FAVIÈRES.

C'est qu'ils ont été malheureusement élevés dans des préventions contraires, et qu'ils n'ont pas eu le courage de se désabuser. Les philosophes n'ont jusqu'ici parlé qu'à des esprits trop obscurcis de préjugés pour entrevoir la vérité de ces principes. On n'en peut rien espérer qu'en les imprimant à des ames neuves, capables de les recevoir dans toute leur pureté. C'est dans l'enfance qu'il faut préparer l'homme à ce qu'il doit être un jour. C'est en lui inspirant de bonne heure des sentimens de droiture, de bienfaisance et de générosité, qu'on lui donnera le goût et l'habitude de les exercer dans l'âge de sa vigueur, et qu'on lui fera trouver sa gloire à contribuer de tout son pouvoir à la révolution générale qui paroît se faire vers le bien. Un jeune prince,

pénétré de ces nobles idées, instruit que la génération naissante en est pénétrée comme lui, pourroit, avec un caractère de justice, d'ordre et de fermeté, former un peuple nouveau, qui deviendroit le modèle de tous les peuples. Félicitez-vous, mes enfans, d'être nés en ces jours heureux, où vous êtes, dans l'Europe entière, les premiers objets des veilles du philosophe ; où des femmes, malgré nos misérables préjugés, qui condamnent leur esprit, aussi juste que pénétrant, aux ténèbres, et leurs voix persuasives au silence, ont assez profité des lumières de leur siècle, de leurs réflexions et de leurs talens, pour travailler à former vos cœurs dans des ouvrages dignes d'être couronnés au nom de la nation. C'est peut-être à vous et à vos jeunes contemporains qu'est réservé le bonheur de voir s'effacer de la terre jusqu'aux dernières traces de l'injustice et de la barbarie. Heureux moi-même si, en répandant de plus en plus les premières notions de cette morale universelle,

si simple et si sublime, je puis contribuer en quelque chose à préparer son règne fortuné ! (1)

---

(1) De l'époque, vers laquelle l'estimable auteur de cet ouvrage traçoit ces lignes, jusqu'à celle où son éditeur les remet sous les yeux d'une nouvelle génération, deux grandes révolutions se sont opérées. La religion a été couverte d'opprobres, les gouvernemens légitimes ont été renversés. Le feu de la guerre a dévoré le centre de l'Europe, et delà, s'est étendu sur tous les points da sa circonférence. Après douze années de crimes et de malheurs, la main qui avoit châtié les peuples, est devenue moins sévère. L'aurore de la félicité a brillé à la suite d'une longue nuit de sang. La véritable philosophie, qui ne peut exister sans religion, a pris la place de la fausse sagesse; les gouvernemens se relèvent, et la paix générale succède aux haines étrangères, comme aux dissentions intestines. Lorsqu'une éducation morale, déracinant des jeunes cœurs, les habitudes d'une indépendance anarchique, y aura, pour ainsi dire, planté l'amour de l'ordre, alors nous aurons retiré de nos erreurs et de nos revers, cette importante leçon

de l'expérience : Que le mieux est souvent l'ennemi du bién ; qu'il y a des préjugés respectables, parce qu'il sont utiles, et qu'en matière de gouvernement, les innovations sont souvent dangereuses, quelquefois nuisibles et rarement profitables.

(*Note de* J. J. Regnault-Warin.)

FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE ET MORALITÉS DU TOME NEUVIÈME.

Avant de prononcer sur un objet, il ne faut pas se laisser abuser par l'apparence. Examinons pour juger; et jugeons moins sur les préventions de nos sens, que sur le témoignage de notre raison.

Un jeu frivole fournit quelques fois des remarques sérieuses; et pour l'observateur attentif, il n'est rien, dans le spectacle de la nature, ou dans le méchanisme des arts, qui n'offre des règles de conduite ou de points de comparaison utiles au commerce de la vie.

Le

Le doux langage d'une amitié éclairée ramène au devoir des cœurs qu'en auroient plus écarté les leçons sévères de l'autorité.

Tel est l'avilissement dans lequel tombe le menteur, que la vérité même prend, dans sa bouche, le caractère de l'imposture.

L'homme, esclave de l'habitude, chérit cependant l'inconstance; pour lui plaire, il faut les mélanger avec tant de dextérité, qu'elles se succèdent mutuellement et se remplacent sans cesse. Le secret du plaisir est donc le travail. La nature qui fait succéder la lumière à l'obscurité, les fleurs aux frimats, nous montre, de cette vérité, un continuel exemple.

Admirons la marche de la nature et la bonté de son auteur. Il cache des trésors sous des voiles quelquefois rebutans. L'oignon bossu, d'où s'épanouit la brillante tulipe, ajoute au plaisir qu'il nous fait, l'assaisonnement de la surprise.

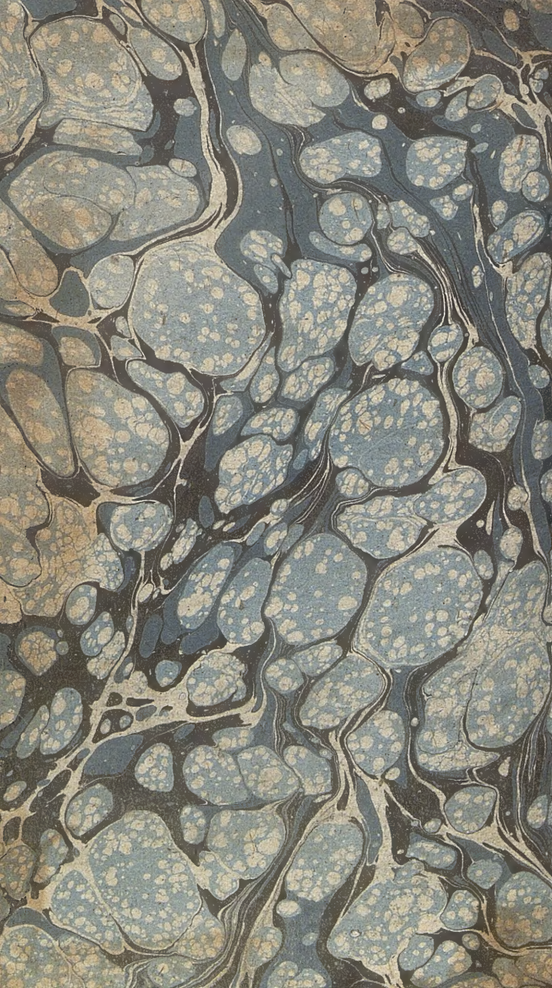
Sans eux, point de société. Ils remplacent l'amitié quand elle n'existe pas; la rend plus douce, alors qu'elle est établie. Les qualités de l'esprit ne peuvent les suppléer, et la beauté, en leur absence, devient plus insipide, que la laideur qu'ils accompagnent.

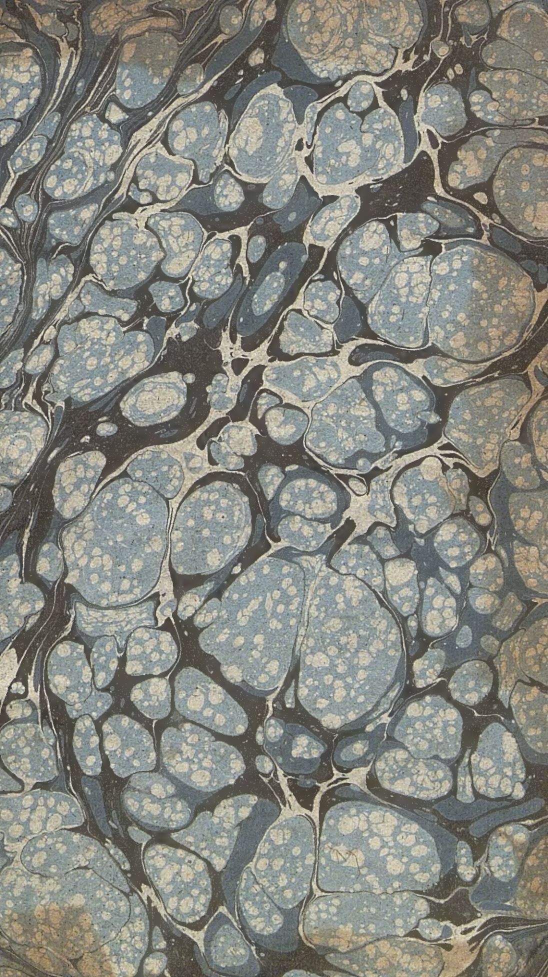
Comme le plus simple don devient précieux, quand il est offert par le cœur et embelli par la délicatesse!

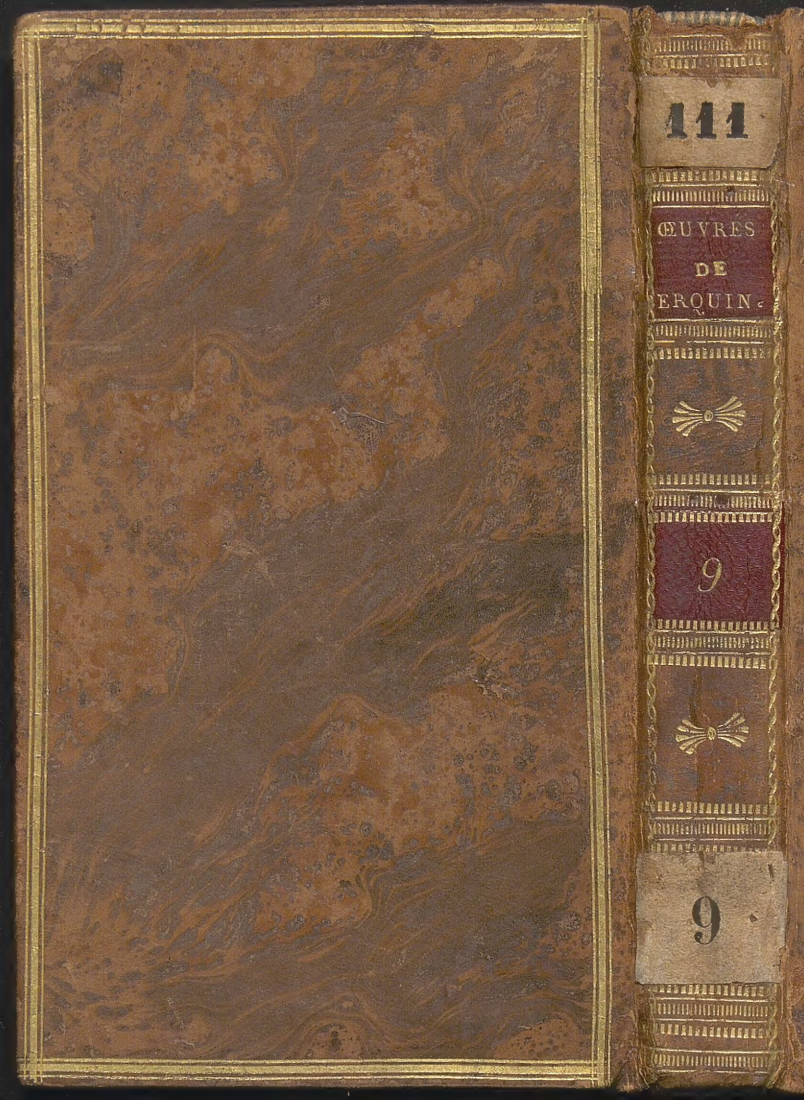
Aux pères tendres, le ciel donne des enfans reconnoissans. C'est une belle et respectable famille, que celle qui augmente la force des liens du sang, en les resserrant par ceux de l'amitié.

(Voyez la note ci-dessus.)

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.






111
ŒUVRES
DE
ERQUIN.
9
9

colorchecker CLASSIC

mm

calibrite